

LC
944
081
4

ECRIT PAR MONSIEUR

CHARLES LOUIS LAFOREST

NE LE 11 MARS 1864 A LE CATEAU

DEMEURANT RUE FENELON

TOME I

Volant 1211 au (2 Sept. 1915)

LAFOREST (Charles) - Journal 1914-1918

Charles LAFOREST

(1864-1932) fut :

contremaître à l'usine Seydoux.

Marié à :

Blanche MAILLARD (1863-1921), il eut une fille : Germaine, qui épousa René LEMAIRE. (domiciliés au Cateau, rue Fénelon).

Une petite fille : Eliane LEMAIRE (1924-1948) qui épousa Lucien CARPENTIER (Bazuel) et décéda prématurément sans descendance.

René LEMAIRE, après le décès de sa femme, finit ses jours à Montigny-en-Cambrésis.

C'est ainsi que le manuscrit (2 cahiers reliés) parvient à M. Albert TAISNE, agriculteur à Montigny, qui le communique à la Bibliothèque du Cateau lors de l'exposition :

Le Cateau-Cambrésis 1914-1918 (novembre 1994).

Charles LAFOREST est enterré avec son épouse et sa petite fille au cimetière du Cateau.

ECRIT PAR MONSIEUR

CHARLES LOUIS LAFOREST

NE LE 11 MARS 1864 A LE CATEAU

DEMEURANT RUE FENELON

JUILLET 1914

- 16/. Départ du Président de la République pour la Russie.
- 20/. Monsieur Poincaré arrive à Cronstadt.
- 21/. On annonce un ultimatum de l'Autriche à la Serbie.
- 22/. Grèves formidables à St Pétersbourg.
- 23/. Remise d'un ultimatum menaçant à la Serbie. M. Poincaré quitte Cronstadt.
- 24/. L'Autriche refuse à la Serbie un délai demandé par la Serbie.
- 26/. Rupture des relations diplomatiques entre l'Autriche et la Serbie.
- 27/. M. Poincaré décide d'abréger son voyage.
- 28/. L'Autriche déclare la guerre à la Serbie.
- 29/. Les Autrichiens bombardent Belgrade.
- 30/. La Russie mobilise 13 corps d'armée. L'Allemagne demande des explications à la Russie.
- 31/. Provocations allemandes à la frontière française.
Guillaume II proclame la menace de l'Etat de siège.

AOÛT

- 1/. Mobilisation générale en France. L'Allemagne déclare la guerre à la Russie.
- 2/. Les Allemands violent la neutralité du Luxembourg et franchissent la frontière française en 3 endroits. Ils attaquent une de nos patrouilles et un poste de douaniers. L'état de siège est proclamé en France.
- 3/. Ultimatum de l'Allemagne à la Belgique qui le repousse. L'Italie notifie sa neutralité. Un aéroplane allemand jette 3 bombes sur Lunéville. Les Allemands fusillent à Metz, M. Samain, l'ancien président du Souvenir Français. Déclaration de guerre de l'Allemagne à la France. Sir Edward Grey explique au Parlement anglais le devoir de l'Angleterre qui est celui de protéger les côtes de France et la neutralité de la Belgique.
- 4/. Un croiseur allemand bombarde Briey et Philippeville. Peu de dégâts. Les Allemands fusillent le curé de Maineville près de Briey. Ils violent la neutralité belge. La Chambre et le Sénat,

dans une émouvante séance, approuvent un message du Président de la République et les projets de lois nécessités par la guerre. L'Angleterre déclare la guerre à l'Allemagne.

5/. Déclaration de guerre de l'Allemagne à la Belgique. Violents combats autour de Liège. Les Allemands sont battus. L'Impératrice douanière de Russie est expulsée d'Allemagne et le grand duc Constantin, touriste, fait prisonnier. *de guerre.*

6/. Les Allemands prennent 2 fortins autour de Liège. Leurs pertes sont considérables. La résistance des Belges est admirable. A Berlin, le départ de l'ambassade russe est marqué par des violences de la population. Près de Longwy, deux enfants de 15 ans sont fusillés par les Allemands. A Blamont, ils achèvent un sous officier français blessé.

8/. Les Allemands, combattant devant Liège, demandent un armistice de 24 heures. Ils auraient eu, dans les 2 jours, 25 000 tués. La flotte allemande est pourchassée par la flotte anglaise au sud de Dogger Bank. En plusieurs points, les Français ont pénétré en Alsace Lorraine.

9/. Première victoire française; nos troupes s'emparent d'Altkirch et entrent à Mulhouse.

12/. Depuis le 12, nos troupes occupent sous les cols des Vosges.

14/. Les Allemands préparent une attaque vers Diest (Belgique). Un avion militaire détruit un Zeppelin; nos troupes détruisent en Allemagne le village de Champbrey. 400 Allemands sont mis en déroute à Geet Betz (Belgique). Dans l'est une section allemande doit se rendre avec des mitrailleuses, nous nous tenons dans la vallée de la Buiche (ligne de Strasbourg).

15/. Le général Anglais French arrive à Paris, au milieu des acclamations de la foule. Un aviateur allemand lance une bombe sur Namur, 4 personnes blessées. 70 uhlands sont tués à Namur par des patrouilles belges. Les Allemands continuent leurs atrocités dans les villages belges; beaucoup se laissent capturer, ils ont faim. Le général Von Emmich est blessé à la figure. On prépare une grande bataille.

16/. Une offensive vigoureuse ^{nous} va livrer dans l'est, Blamont, Cirey, et Avricourt, où nos troupes ont mis en déroute un corps d'armée bavarois. Thann a été repris aux Allemands qui ont laissé un drapeau entre nos mains. Deux avions français, sortis de Verdun, ont survolé Metz et ont jeté deux obus sur les hangars des Zeppelins. Un aéroplane allemand a été capturé à Bouillon.

Dans les environs de Liège, les combats continuent; 2 compagnies cyclistes allemandes ont été attaquées par une compagnie belge qui leur a infligée des pertes sérieuses. Une division de cavalerie allemande se fait battre à Dinant par nos troupes. Le curé de Pillon raconte les nouvelles atrocités dont les Allemands se sont rendus coupables.

17/. Succès français en Alsace Lorraine. Notre flotte coule un croiseur autrichien à *Antwerp*. La *Porte* offre ses excuses à la France au sujet du Goeben et du Breslau. Les Allemands et les Autrichiens sont refoulés à leurs frontières Est et Sud par les Russes et les Serbes.

Après sa visite au Président de la République, le Général French, dirigeant les troupes anglaises, établit son quartier général dans notre ville et nous vîmes arriver une grande quantité de troupes anglaises et écossaises précédées de leur musique nationale, la cornemuse. Les trains se succédaient sans interruption, tous garnis de fleurs et portant un nombreux matériel d'artillerie et d'automobiles. Ce fut dans notre ville l'objet d'une grande animation et on parlait d'installer dans notre jardin public la télégraphie sans fil, on installa même un champ d'atterrissage où venaient chaque jour se poser des avions qui tous les matins partaient en observation du côté de la Belgique.

La nouvelle de l'entrée des Allemands à Bruxelles avait jeté chez nous une certaine crainte et on sentait qu'il y avait un orage dans l'air quoique cela les gens se disant bien informés, nous assuraient que l'ennemi ne viendrait jamais en France quand, le 24 au matin, sur l'ordre du général French, une criée fut faite en ville pour que tous les hommes valides aillent, sous la direction des Anglais, faire des tranchées sur la route de Cambrai. Cette mesure nous donna déjà fort à réfléchir car nous entendions, du côté de la Belgique, gronder les premiers coups de canon.

X Le 25 août nous apprenions que l'Etat-Major anglais quittait notre ville pour reculer vers St Quentin. Vers 9h1/2 un avion allemand, étant venu planer au dessus de notre ville, subit le feu des Anglais qui le poursuivirent en automobile et l'anéantirent au Pommereuil; aussitôt après, une nouvelle criée était faite en ville pour que toutes les armes et munitions fussent portées à

l'Hôtel de Ville; en même temps on signalait l'approche des Allemands dans la direction de Valenciennes.

Toutes les usines furent fermées à midi et beaucoup de personnes prirent des dispositions pour quitter la ville et se diriger vers les contrées où elles pensaient être à l'abri de l'invasion.

Nous-mêmes étions disposés à nous éloigner, quand vers 2h de l'après-midi, nous vîmes arriver des troupes françaises revenant de la bataille de Dinan disant opérer un mouvement tournant, mais en réalité étant en déroute, nous nous disposions à aller chercher un passeport quand, en ouvrant notre porte, nous nous trouvâmes en présence de 3 chasseurs cyclistes dont l'un, le fils Hosdez notre plus proche voisin, serrait par la bride un cheval de uhlán, nous nous empressâmes de leur verser un verre de réconfortant et de leur donner ce qui était nécessaire pour continuer leur route. Ces jeunes gens nous dirent que rien n'était à craindre pour nous, que pas un Allemand n'était encore en France. Nous allâmes voir au bout du Boulevard Paturle passer les soldats de toutes armes se dirigeant vers Cambrai et nous eûmes encore l'occasion de rencontrer un capitaine anglais qui nous affirma que rien n'était à craindre pour le moment.

Ces diverses affirmations firent que nous n'allâmes pas chercher nos passeports; mais dans la soirée, voulant nous rendre compte de ce qui se passait en ville, nous assistâmes à la déroute du 27ème territorial, qui le matin à Haspres, avait dû se battre en lère ligne. Le faubourg de Cambrai était également sillonné de voitures anglaises; on venait d'amener, en notre ville 2 uhlands faits prisonniers. Toutes ces choses n'annonçaient rien de bon et nous nous décidâmes à demander notre passeport pour Compiègne au commissaire de police; aussitôt après nous nous dirigeâmes vers la gare pour savoir si nous pouvions disposer d'un train pour la nuit; en ce moment, il était 7h1/2, le canon tonnait dans les environs de notre ville et nous faisait présager l'arrivée des Allemands pour le lendemain. La gare de notre ville était déjà bondée de voyageurs et l'on ne rencontrait partout que fuyards; l'angoisse, la tristesse et la peur se lisaient sur tous les visages; nous rentrâmes chez nous pour faire les préparatifs et à 9h1/2 nous étions prêts à suivre le mouvement de panique. Au

dernier moment, la reflexion nous vint et nous pensâmes que nous pourrions être trop longtemps éloignés de notre ville et que notre inquiétude serait grande; nous résolûmes alors coûte que coûte de rester et, soulagés de ce grand poids nous nous couchâmes, attendant les événements du lendemain.

Pendant cette nuit, notre ville fut sillonnée de voitures et d'automobiles et de fuyards, ces derniers cherchant à s'éloigner le plus possible de l'ennemi. Dans nos rues même, des Anglais étaient couchés pêle mèle sur les trottoirs. 25

Le 26 août, dès la première heure tous les habitants furent sur pied, beaucoup de personnes encore quittaient leur domicile et on s'interrogeait anxieusement, quand, vers 6h du matin, nous entendîmes les premiers coups de feu, ne voulant pas encore croire à la présence des Allemands, nous pensions que ces détonations étaient dirigées sur des pigeons voyageurs; malheureusement nous vîmes arriver du chemin de Montay des personnes affolées nous disant être suivies par les Allemands. En effet, dans toutes les rues et même par le château de Madame Seydoux, où on nous affirma que des Allemands étaient entrés la veille dans le parc, l'attaque commença.

Les Anglais, disséminés de tous côtés faisaient face à l'ennemi et bientôt, des morts et des blessés étaient couchés dans les rues de notre ville. Les Allemands, qui craignaient ^{de} rencontrer partout les Anglais, fouillèrent les maisons et incendièrent à certains endroits où ils en découvrirent. C'est ainsi que mettant le feu à la maison d'habitation de M. Gérard, faubourg de Landrecies, l'incendie se propagea et détruisit cinq maisons avoisinantes. 26

Rue du Maréchal Mortier la bataille était aussi très vive et l'incendie détruisit les maisons Ducancelle, Thomas et Grozo. En même temps, tous les habitants, pris de peur, se cachaient dans leurs caves et écoutaient en tremblant la terrible canonnade en même temps que la fusillade et les mitrailleuses qui éclataient de toutes parts. Toute la journée, depuis 6h du matin jusqu'à 6h au soir, nous nous demandions avec effroi ce qui se passait au dessus de nos têtes. Les obus passaient avec un sifflement sinistre et éclataient avec un fracas épouvantable. Ce n'est que le soir que nous osâmes nous aventurer dans la rue et la première chose qui frappa notre regard fut un soldat coiffé d'un casque à pointe et conduisant un caisson. Ce fut alors que l'on put savoir que les Anglais en trop petit nombre avaient dû se replier et que nous X

étions occupés par l'invasion allemande.

On commença alors à se raconter les péripéties du combat et les dégâts causés en ville par les obus. Les maisons Egret, Deneu et Speet avaient été incendiées, de nombreuses habitations avaient été fortement endommagées et les vitres brisées à beaucoup d'endroits par les projectiles de toutes sortes. Des Anglais en assez grand nombre et quelques Français furent faits prisonniers et enfermés dans l'Eglise, dans l'établissement Seydoux et dans l'asile de la rue Auguste Seydoux.

Pendant cette journée les Allemands avaient visité les maisons et pris tout ce qui se trouvait à leur convenance, on ne comptait plus les volets, les fenêtres, les vitrages et les portes enfoncés à coups de crosse. Le soir un grand nombre de maisons furent occupées par les Allemands qui terrorisaient complètement les habitants.

Dans le Boulevard Paturle, on enlevait les portes des maisons pour transporter les morts et les blessés. On trouva dans certaines maisons inoccupées des lits couverts de sang dans lesquels on avait porté, pendant la bataille, les plus dangereusement atteints. Nous vîmes passer à la lueur de torches des blessés que l'on transportait dans les établissements transformés en ambulances, l'hôpital, le Collège, l'école laïque de garçons et de filles, l'établissement Seydoux. Le lendemain, on réquisitionna des hommes pour aller, soit au cimetière, soit dans les champs, creuser les tombes pour enterrer les morts et pour relever les blessés anglais restés sur le champ de bataille. On retrouvait encore 3 jours après de ces malheureux qui avaient dû manger des betteraves en attendant qu'on vienne à leur secours. Pendant 4 ou 5 jours, un flot d'Allemands arrivaient par toutes les routes, se dirigeant vers St Quentin.

Il fallut alors nous soumettre à un nouveau régime; on commença par nous demander une rançon de 200 000 Frs ensuite ce furent des criées faites en ville demandant à la population de donner les bicyclettes, les pigeons voyageurs, les armes et munitions qui n'auraient pas été portées à la 1ère réquisition, ensuite ce fut pour défendre aux habitants de cacher chez eux des Anglais ou des soldats Français sous peine d'être fusillés.

I l fallut encore déclarer le vin qu'il y avait dans toutes les caves et chaque jour amenait de nouveaux ordres. Entretiens, nous visitâmes le champ de bataille et nous pûmes nous rendre compte

de la mêlée affreuse qui avait dû se produire là. Côte à côte
voisinaient des morts Anglais et des morts Allemands, des chevaux
également étaient étendus atteints par la mitraille partout, ce
n'étaient qu'objets de toutes sortes, mitrailleuses, fusils,
munitions, vêtements, casquettes et casques à pointe, pelles,
pioches, rasoirs, jumelles de campagne et enfin des gamelles, des
sacs et tout leur contenu.

Par endroits on voyait de grands trous creusés par les obus
et dans les tranchées encore couvertes, des tas d'etuis de
cartouches, tandis qu'à côté, on retrouvait une quantité de
munitions telles que : rubans de mitrailleuses, obus dont on n'avait
pu se servir et qu'on n'avait pas eu le temps d'enlever. On voyait
encore des linges couverts de sang, des chaussettes, des bottines
coupées que de pauvres blessés avaient laissés partout. Le spectacle
était navrant. X

Alors, notre ville fut sous la direction d'un commandant
qui installa ses bureaux dans la maison Lozé, derrière le Maréchal
Mortier. On appliqua d'abord l'heure allemande, qui est d'une heure
plus avancée que la nôtre; défense fut faite aux habitants de sortir
de la ville sans passeport, on interdit même d'aller sur le champ
de bataille parce que les civils ramassaient tous les objets en
souvenir du combat.

Des affiches furent posées en ville pour défendre aux
Allemands, en raison de l'attitude calme de la population, de piller
dans les maisons.

Tous les jours, c'était un va et vient continuel de troupes
et de matériel. Jamais Le Cateau, d'ordinaire si calme, n'avait
été si mouvementé. Le public se pressait sur le passage des troupes
et le commandant dut, à plusieurs reprises, interdire les
rassemblements.

Le commandant s'étant aperçu que des pigeons voyageurs, n'ayant
pas été portés à la lère réquisition, fit un nouvel appel et
d'abord, deux habitants de Catillon, M. et Mme. Gosse, n'ayant
pas répondu à cette injonction, et ayant été accusé d'entretenir
de la correspondance avec l'armée française, furent arrêtés, jugés
et condamnés à être fusillés. Le 24 novembre, au matin, on les
conduisit près du Saint Donat et l'exécution eut lieu.

Deux jours après on s'apercevait également que trois habitants
du pays Mrs. Lhomme, Deloffre Marcellin et Lallier avaient encore

chez eux des pigeons. On se présenta à Madame Lhomme qui ne voulut pas laisser perquisitionner en l'absence de son mari, on l'arrêta sur le champ et les trois hommes cités plus haut furent aussi arrêtés. On pensait généralement qu'ils seraient condamnés à une forte amende et ce fut la stupeur parmi la population quand, le 27 novembre on apprit que Madame Lhomme était envoyée en Allemagne en captivité jusqu'à la fin de la guerre et que les détenus avaient été fusillés le matin même. Cette nouvelle plongea tous les habitants dans la consternation. D'autres plus heureux en furent quittes avec une amende de 1200 Frs.

Nous avons oublié de dire qu'aussitôt après la bataille, ordre avait été donné aux habitants de tenir, la nuit, de la lumière dans les maisons et de laisser les portes et les volets ouverts.

On fit ensuite venir sur la place tous les hommes mobilisables de 20 à 47 ans et un certain nombre fut retenu prisonnier et envoyé en Allemagne.

Ce fut plus tard le tour des jeunes gens de 19 ans et tous ceux qui furent reconnus bien portants subirent le même sort. Ayant alors appris qu'en France, on avait fait appel aux jeunes gens de 18 ans, ceux-ci furent appelés et après examen retenus pour être occupés à des travaux pour le compte des Allemands.

On fit aussi chez nous, ce qu'on appelle la prise de guerre; de lourds camions automobiles, et en grande quantité, arrivèrent, et on commença par l'enlèvement de tout ce qui se trouvait dans la maison Seydoux : pièces de tissus, balles de laines brutes, de laines peignées, de déchets et de filature furent chargés et dirigés sur l'Allemagne. Cette opération dura environ 6 semaines et l'évaluation de ces matières fut environ de 7 millions.

Ce fut alors le tour des marchands de fer où on enleva : poêles, lits, fers à cheval, fils de fer et beaucoup d'autres objets qui leur parurent utiles. On enleva aussi les vins dans tous les grands magasins de spiritueux de la ville et maintenant encore, l'enlèvement continue au fur et à mesure de leurs besoins.

On obligea tous les habitants à être rentrés chez eux pour 7h du soir sous peine d'une très forte amende. Tous les grands établissements furent transformés en ambulances et dans les salles devenues libres, par suite de l'enlèvement des marchandises, on installa des lits fabriqués avec quatre pieds et quelques planches autour, on fit mettre le chauffage, les eaux de la ville pour les lavabos, et une transformation générale eut lieu avec échelle de sauvetage en cas de danger, de sorte que notre ville

possède maintenant plus de 2000 lits et que chaque jour arrivent des blessés, alors que les convalescents repartent. Il y a donc tous les jours un mouvement de va et vient qui se produit et qui donne à notre ville une certaine animation.

La maison Simons est également occupée par la Croix Rouge. Un train de pansements venant de Chauny et comprenant 80 wagons se trouve en gare depuis un certain temps.

Tout le personnel du Cateau, faisant partie de la Croix Rouge française, fut licencié et remplacé par des infirmières allemandes.

Les habitants furent obligés de payer les contributions non acquittées de 1914 et en janvier 1915 le 1er quart fut demandé pour le 12; les propriétaires, ne touchant plus d'argent, ne purent faire face à cette demande et la ville en acquitta le montant soit 75 000 Frs.

Les fermiers furent aussi fortement éprouvés dans cette affaire, pas une semaine ne se passe sans qu'ils n'aient à livrer ou du blé, ou de la paille, de l'avoine et des nourritures pour les chevaux.

La réquisition du bétail se fait aussi en très grande quantité et c'est toujours par 300 bêtes à cornes que cette opération est faite, de sorte que le nombre de vaches diminue sensiblement, on en arrive maintenant à réquisitionner les poules et l'établissement de M. Halette qui, au début a servi pour détenir des prisonniers civils faits du côté de Péronne, ensuite des cochons à eux destinés, plus tard encore à des ânes qui ont été envoyés en Allemagne, va recueillir la volaille qui va être amenée par leur ordre.

La réquisition des porcs, opérée depuis longtemps, était exclusivement réservée aux troupes allemandes et défense était faite aux charcutiers et aux civils d'abattre aucun cochon. La population devait se contenter des débris inutilisés dans leur charcuterie spéciale installée route de Montay.

Un café-cantine aménagé pour eux à l'hôtel du Nord fonctionne depuis quelques mois. Les passeports sont délivrés à la maison Campin et un bureau de tabac est adjoint au café de la Place.

Dès le commencement de décembre, nous entendions déjà parler de la fête de Noël des soldats Allemands. Ils s'y préparaient, en effet, avec une animation extraordinaire. Dans toutes les grandes maisons inhabitées où ils avaient installé leurs bureaux, dans les ambulances, dans les divers établissements occupés par eux,

on dressa de grands sapins ou de jolies petites sapinettes qui furent pour la circonstance décorés de fleurs, de rubans ou de petites bougies. Des caisses arrivèrent contenant des objets de toute nature en prévision de la distribution qui devait être faite à cette occasion et le 24 décembre, la fête commença.

Une distribution de cigares, de gilets de laine, de caleçons fut faite le matin aux soldats; il y eut à l'église et au Temple, où des sapins avaient aussi été disposés, des cérémonies religieuses où se firent entendre des artistes musiciens et chanteurs et l'on pouvait voir, le soir, les sapins éclairés.

Quand les habitants furent rentrés chez eux, après 7h du soir, on entendit dans toute la ville des concerts, des chants de toutes sortes et une musique organisée depuis plus d'un mois et comprenant une vingtaine de musiciens accompagna les chœurs dans lesquels on distinguait parfaitement les voix des dames de la Croix Rouge allemande. La fête se continua fort avant dans la soirée et les hommes, ayant touché quantité de vin, de victuailles et de desserts, firent le réveillon.

Le lendemain matin, tous les catholiques se rendirent à l'Eglise pour y communier, et la fête battit encore son plein pendant toute la journée. La musique, comme elle le faisait d'ailleurs 2 fois par semaine, donna un grand concert sur la place et des banquets étaient organisés partout par les chefs qui invitèrent à y prendre part certaines personnalités de la ville en rapports journaliers avec eux et nos compatriotes faisant partie de la Croix Rouge.

Tous les invités eurent leur cadeau dans cette fête : les prisonniers anglais et un soldat français encore en traitement ne furent pas oubliés.

Nous arrivâmes ainsi au 31 décembre quand, dans la nuit, à 11h (heure française) et minuit (heure allemande) nous fûmes éveillés par une fusillade partant de tous les points de la ville. Nous crûmes à une alerte et tous les habitants furent bientôt sur pieds; certains même, pris d'épouvante en furent malades; durant une heure ou deux cette fusillade continua par intervalles sans que nous sachions à quoi nous en tenir sur ce qu'il se passait.

Ce n'est que le lendemain que nous apprîmes qu'il était de coutume, en Allemagne, de célébrer, à minuit, l'avènement de l'année par des coups de feu.

C'est ainsi que nous fîmes notre entrée en 1915; cette façon d'agir fut l'objet de toutes les conversations le jour de l'an et on trouvait, non sans raisons, qu'il eût été plus sage de prévenir la population.

~~X~~ **2 janvier :** Nous assistons au départ de 3 Anglais et du dernier des Français en traitement au Collège depuis la bataille du Cateau. Partout, sur leur passage, c'est une manifestation de sympathie et de nombreux objets leur sont remis par la population catésienne. Cet empressement devient si inquiétant qu'un chef commande à l'octroi de la gare, 2 nouvelles sentinelles pour accompagner le groupe avec défense expresse de ne rien laisser passer aux prisonniers, ce qui n'empêcha pas qu'ils reçurent des cadeaux malgré eux et qu'ils furent accompagnés jusqu'à la gare par les civils. ~~X~~

Les denrées deviennent de plus en plus rares, et si nous n'étions alimentés par les fraudeurs qui se rendent en Belgique, nous manquerions de beaucoup de choses de première nécessité. Tous les jours nos magasins, voire même les plus petites boutiques, sont assaillis par un grand nombre de villageois qui, venant même de très loin, se réapprovisionnent de tout ce qu'ils ne peuvent se procurer chez eux et cela à des prix très élevés.

La misère est grande dans beaucoup de familles et heureusement que la municipalité donne du pain au moyen de cartes délivrées dans chaque ménage nécessiteux; des secours en argent sont aussi distribués aux femmes et aux parents des mobilisés ce qui permet d'attendre plus patiemment, mais non sans gêne, la fin de ce terrible fléau.

Nous n'avons pas encore parlé du chauffage et c'est une des premières nécessités en hiver. Beaucoup d'hommes se sont rendus au bois et ont abattu des arbres de toutes sortes, tous les jours on ne rencontre que des camions chargés.

Le charbon est très rare et vendu à des prix exorbitants, on s'en procure difficilement et comme le coke se vend meilleur marché, c'est un vrai défilé, le matin, de brouettes se rendant à l'usine à gaz pour obtenir à grand peine et quelques fois au bout de 3 ou 4 voyages 1 hectolitre de coke.

5 janvier : Toutes les betteraves mises en silos sont envoyées en Allemagne.

12 janvier : On annonce que la boucherie centrale allemande de

St Quentin vient s'installer au Cateau et l'arrivée de 200 tueurs et bouchers pour le ravitaillement des troupes allemandes.

13 janvier : Grand mouvement de troupes par chemin de fer, on dit qu'il se prépare un grand combat d'où pourrait dépendre, si les alliés étaient victorieux, la libération de notre pays. On ne délivre pas de laisser passer surtout sur Cambrai et Denain.

Le commandant va demander à St Quentin l'autorisation, pour la charcuterie municipale, d'abattre des cochons pour les civils. Les charcutiers ne pourront plus en débiter parce qu'ils ne sont pas conformés à la taxe qui leur avait été donnée. Il doit aussi s'occuper des prisonniers de 18 ans qui sont dans notre ville pour savoir à quels travaux on pourrait les occuper afin de ne pas les expédier tout de suite en Allemagne.

14 janvier : Les Allemands, par voies d'affiches, se réservent le droit d'abattre les arbres des bois et forêts. Interdiction est faite aux civils de prendre autre chose que les branches qui ne conviendront pas aux Allemands sous peine d'une amende de 10 francs et d'un emprisonnement équivalent à la quantité de bois dérobé.

Chaque fois que des Allemands traversent notre ville, ordre leur est donné de chanter et ils entament tous ensemble un chant à deux voix qui donne bien la cadence et les aide à marcher. Il ne se passe pas de jours que nous n'entendions ces chants.

Il nous faut reconnaître qu'ils étaient bien préparés, que leur organisation est parfaite, tout est prévu, rien n'est laissé au hasard. Pour la ligne de chemin de fer, qu'ils occupent depuis le début, tous les employés envoyés d'Allemagne et portant un costume spécial, sont à leur poste et les trains passent pour tous leurs besoins sans aucun *accroc*. Des cantonniers même réparent les lignes, de même que d'autres travaillent à l'entretien et à l'élargissement des routes.

Le clairon a sonné ce soir à 7h, tout le monde est dans la rue malgré la défense formelle qu'est faite de sortir après 7h. On croit à un incendie. Le lendemain nous apprenons que cette sonnerie de clairon serait faite tous les soirs à 7 heures pour la rentrée des Allemands, car des hommes ivres auraient voulu de force s'introduire dans certaines maisons.

Le 14 janvier, nous n'avons pas entendu le canon, chose assez rare car depuis le 26 août, il s'est passé bien peu de jours sans que des détonations plus ou moins éloignées ne parviennent jusqu'à nos oreilles, principalement du côté d'Arras où la lutte fut si

chaude.

Un catésien ivre se trouvant à l'estaminet Lanniaux, couvreur, rue Aug. Seydoux parlait de la bataille du Cateau et des Anglais qui alors se trouvaient cachés dans des maisons. Il ne prit pas garde à un Allemand qui, faisant semblant de lire et comprenant un peu de français, alla aussitôt prévenir le commandant de place que des Anglais étaient cachés dans cette maison, il avait mal compris. Aussitôt 16 hommes, baïonnettes au canon, firent irruption dans le débit, deux fonctionnaires furent mis à la porte, et défense absolue à quiconque de sortir, on fouilla la maison de fond en comble et Lanniaux, qui était malade et alleté, dut prouver qu'il n'était pas l'Anglais recherché en faisant voir son portrait dans la maison, pour ne pas être emmené, et les maisons voisines furent fouillées également. Ce qui prouve que nous devons nous méfier et que beaucoup de soldats comprennent notre langue. Il y a même ici beaucoup d'Allemands habillés en civils et qui vont dans les cafés et partout pour espionner.

Depuis le commencement de l'hiver nous manquons de pétrole et ceux qui n'ont pas le gaz s'éclairent au moyen de veilleuses et de lampes à huile, malheureusement l'huile déjà fort chère menace de manquer. Quelques uns qui avaient un peu d'essence prennent la lampe pigeon mais beaucoup vont se coucher vers six heures et ne se lèvent le matin que lorsque le jour est paru.

Le 15 janvier : Les Allemands font marcher le tramway de Cambrai. Nous entendons le canon mais faiblement. L'autorisation d'abattre des porcs pour les civils est refusée, parcontre une charcuterie avec moteur va être installée à la salle des fêtes pour les soldats allemands.

Un questionnaire est adressé aux cultivateurs leur demandant le détail du nombre de bétail; chevaux, vaches, veaux, moutons, porcs etc. et celui de la volaille, oies, canards, dindes, poules, coqs etc. ce qui reste en blé, avoine, seigle, orge, battus et non battus, défense leur est faite de toucher aux choux fourragers qu'ils ont encore dans les champs, cet acte serait considéré comme vol et puni sévèrement. Déjà des instructions leur ont été données avec défense expresse d'ensemencer des betteraves pour 1915. Ils ne doivent mettre que du blé, de l'avoine, du seigle, de l'orge, des nourritures pour bestiaux et des pommes de terre.

Beaucoup de choses nous reviennent à la mémoire, nous les

notons au fur et à mesure qu'elles se présentent. C'est ainsi que nous avons oublié de dire que nous avons eu, pendant quelques temps, des avions allemands qui se posaient soit sur les hauteurs de Forest soit entre le pont et Montay.

Les Allemands nous reprochaient au début de leur avoir déclaré la guerre, on les avait trompés, il fallut leur faire voir des journaux pour les convaincre. Depuis ils sont revenus de leur erreur et ne sont pas plus contents pour cela. Quand ils arrivaient au Cateau, ils croyaient être aux portes de Paris et ils restaient stupéfaits en apprenant qu'ils en étaient encore à 200 kilomètres. On leur avait dit qu'ils iraient à Paris sans rencontrer de résistance.

Le pain a été taxé jusqu'à présent à 1 Fr les 6 livres. Dans la maison Baudhuin où tout a été enlevé, depuis leur mobilier, vêtements jusqu'aux actes notariés, on a installé une salle de jeux pour les officiers; la maison Vallette est également occupée par des officiers. Chez Auart ce sont les gendarmes, chez Ponsin un colonel, chez Bracq et Blondeau et chez Décupère, ce sont des bureaux. Les prisonniers de 19 ans étaient à l'asile St Charles, ceux de 18 ans, à la congrégation Notre Dame.

Les fausses nouvelles circulaient à profusion et on finissait par ne plus ajouter foi à tous les racontars. De même qu'au début les alertes étaient fréquentes, on nous annonçait à chaque instant l'arrivée des Français et les portes et les volets furent fermés fréquemment croyant à une nouvelle bataille.

Une chose nous surprend c'est où on va chercher toutes les marchandises qui sortent du Cateau depuis cinq mois. De très loin voire même de St Quentin on arrive chez nous pour se ravitailler et tous les matins, notre ville est pleine d'étrangers accourant aux provisions. Si la guerre a des conséquences funestes et cause beaucoup de misères elle est aussi pour certains une bonne occasion de faire fortune. La maison Ponsin ne fabrique pas assez vite l'huile et le savon qu'on vient lui demander et il n'est pas rare de voir 40 à 50 voitures en station attendant leur tour.

16 janvier : Les Allemands ont enlevé l'appareil photographique du fils Dubois, tué à Maubeuge, encore une lâche dénonciation.

Le marck qui était au début de 1Fr35 ensuite de 1Fr25, vient de subir une dépréciation en Hollande où il n'est plus coté que 1Fr10. Nous notons ce manque de confiance d'une puissance neutre.

L'école laïque des filles et le Collège étant occupés par la croix rouge, on fait l'école aux filles une partie à la Maison Lozé rue du Bois Monplaisir et l'autre partie au patronage laïque rue des Dignes. Le collège a dû prendre l'ancienne école protestante dans le bas de la rue Genty.

Au début de l'invasion, le sel ayant manqué, on dut avoir recours au sel gris en pierre dont on se sert habituellement pour purger les chevaux. Le sel blanc obtenu en travaillant le sel gris se vendait 1F20 et 1F30 le kilog.

Le sucre en carrés fut remplacé par du sucre cristallisé que l'on vend en ce moment 0F90 le kilog.

Le pétrole dont on pouvait quelquefois se procurer quelques litres à Caudry, Le Cateau comme je l'ai dit en manque complètement, s'est vendu 1F30 et même 1F50 le litre.

Nous avons eu au Cateau un nombreux état major et le prince de Saxe qui ont logé chez M. André Seydoux.

17 janvier : Nous nous promenons du côté de la gare et sommes surpris, en y arrivant, d'apercevoir un képi rouge. Nous nous informons et apprenons que depuis le matin même un wagon stationne en gare renfermant 22 soldats français qui, blessés à la bataille de Guise, et étant guéris, sont dirigés comme prisonniers sur l'Allemagne. Nous attendons quelques instants et le wagon, qui était très loin sur une voie de garage, est refoulé par une locomotive pour être accroché au train passant en gare à 4h. Nous avons alors la satisfaction de voir les uniformes français de l'infanterie dont 2 sous-officiers et un zouave que nous faisons venir à la portière pour mieux distinguer l'uniforme et nous échangeons quelques paroles car nous avons pu pénétrer sur le quai de débarquement. Ces pauvres soldats en savaient encore moins que nous sur les opérations de la guerre. Nous nous trouvons néanmoins réconfortés par la vue d'uniformes que nous ne sommes plus habitués à voir depuis longtemps.

Chaque commune du canton fournit tous les jours un otage qui doit se tenir dans un local du Cateau pendant une journée et une nuit.

18 janvier : Nous apprenons que la boucherie centrale qui nous était arrivée il y a peu de temps de St Quentin, est partie aujourd'hui pour Le Quesnoy. Par contre les boulangers allemands de St Quentin sont dans notre ville depuis ce matin et ont réquisitionné quelques fours pour y cuire le pain des soldats. Nous nous demandons si nous n'allons pas encore avoir du pain sans levure

comme nous en avons eu alors que tous les fours des boulangers de notre ville étaient occupés par les Allemands.

La maison Flaba est aménagée pour la réparation des autos et une quantité de ces voitures vont arriver au Cateau pour y être remises en état de servir à l'armée.

19 janvier : Une dame du Cateau, de retour de Paris, nous annonce que les fils Tamboise, épicier, et Cousin, brasseur sont morts de la fièvre typhoïde, elle dit encore que le fils Morcrette, sous lieutenant des troupes noires, est nommé capitaine et que le fils Richard, marchand de vins, sous lieutenant d'infanterie est décoré de la Légion d'Honneur pour fait d'armes.

20 janvier : De sourds grondements nous annoncent qu'un combat d'artillerie est encore engagé mais assez éloigné de nous car les coups nous parviennent faiblement. On enlève tout le bois chez les marchands en gros.

Pour la 4ème fois au moins, tous les chevaux du canton doivent être présentés aux autorités allemandes pour réquisitionner ceux qui sont à leur convenance; de ce fait, la place Verte, la Grand Place et toutes les rues environnantes étaient remplies de chevaux.

22 janvier : Rien de bien intéressant. Nous entendons dans la matinée le canon mais toujours faiblement. Environ 300 blessés guéris ont quitté notre ville en chantant comme toujours et ont pris le train de 4 heures; mais comme il en arrive chaque jour qui, entre parenthèses sont souvent remplis de terre de la tête aux pieds, le vide sera bientôt comblé.

On nous annonce qu'une proclamation aurait été faite par le général Joffre dans laquelle il dit que l'on doit attendre Avril, Mai pour agir en forces, qu'à ce moment il pourra se servir des troupes d'Afrique empêchées maintenant par la température, que les nouvelles classes seront à même de combattre et que les Anglais auront reçu leurs renforts. Il espère de cette façon pouvoir se battre en juin sur le territoire ennemi et qu'il s'engage sur son honneur de soldat à être à Berlin pour le 1er Janvier 1916. Est-ce vrai ? Et si cela est vrai qu'allons nous devenir ? Les vaches par suite des réquisitions fréquentes vont faire défaut et conséquemment le beurre et le fromage, nous n'avons plus de lard, tous les légumes et principalement les pommes de terre sont réquisitionnés, le blé va manquer et on parle déjà de nous rationner et nous ne sommes qu'en Janvier. Que sera-ce dans un avenir prochain ?

Il nous apparaît sous de sombres couleurs. Enfin attendons et espérons.

Nous entendons maintenant la sirène de la Maison Flaba, signal que nous n'avons pas entendu depuis longtemps, mais hélas ! ce n'est pas pour nous. De même que depuis le 26 août, nous n'entendons plus les cloches, tout est morne et silencieux comme dans une maison où règne la tristesse. Au début une caisse de cartouches déposée dans un local de l'hôtel-de-ville a fait explosion, tuant un allemand, en blessant plusieurs autres et déterminant un commencement d'incendie qui heureusement fut vite éteint.

23 janvier : Dès le matin le canon tonne fortement, vers une heure les coups sont si distincts que nous pouvons supposer qu'ils sont pas très éloignés. Le soir à neuf heures quand nous nous couchons nous entendons toujours ce grondement sinistre. Ces coups paraissent venir de la direction d'Hirson.

24 janvier : Nous entendons encore le canon mais plus éloigné. Il passe aujourd'hui en gare beaucoup de trains se dirigeant sur Busigny et qui amènent des renforts, des caissons, des mitrailleuses et des canons. Grand concert à 11 heures sur la Place par la musique allemande.

25 janvier : De nombreuses automobiles enlèvent les tapis, même les plus coûteux, dans les magasins d'ameublement; d'autres chargent les cuirs verts chez les tanneurs et on prend aussi chez les marchands de fer quantité d'autres objets.

26 janvier : Nous n'entendons plus le canon. Environ 200 hommes convalescents arrivent par le train de 4h pour achever leur guérison dans nos " *lycées* ".

27 janvier : Fête de l'Empereur d'Allemagne. Dans toutes les maisons occupées par les officiers on a arboré le drapeau allemand. Dès 6h du matin une promenade aux flambeaux est organisée; en tête marchent un officier ceint d'une écharpe et 3 gendarmes allemands en grande tenue; vient ensuite la musique jouant des pas redoublés entraînants et encadrés par des soldats porteurs de torches. Ce groupe, parcourant la ville, s'arrête en face des maisons occupées par les officiers supérieurs où la musique joue un hymne de circonstance pour continuer ensuite la promenade. A 10h un grand concert dont le programme était affiché à la Kommandantur a eu lieu sur la Grand'Place; l'après midi, nouveau concert; dans la journée cérémonies religieuses à l'Eglise; les officiers sont en grande

tenue, casques découverts. Il va sans dire que ce jour ne s'est pas passé sans libations et le soir à 7h le clairon n'a pas sonné l'extinction des feux.

Il y a quelques mois environ, tous les appareils téléphoniques ont été enlevés dans toutes les usines, même dans les maisons particulières.

28 janvier : Nous voyons aujourd'hui qu'on enlève les baignoires de l'émaillerie et qu'on fait dans cet établissement un dépôt de charbon pour la Kommandantur.

29 janvier : Un général est venu dans notre ville et, accompagné du commandant de place, a visité les fonderies de chez Deloffre et de l'Emaillerie pour rendre compte si on pouvait faire la fonte de l'acier pour fabriquer des obus. Nous attendons impatiemment notre délivrance qu'on nous dit toujours prochaine et qui n'arrive jamais. Il serait grand temps que cette promesse se réalise car nous manquons déjà de beaucoup de choses de première nécessité.

30 janvier : Trois avions **sont** passés se dirigeant tous vers l'est.

Il y a eu une réunion du conseil Municipal dans laquelle la question du pain a été agitée. Le blé, se faisant de plus en plus rare, les minotiers ne peuvent plus s'engager à fournir la farine à 33 Frs comme ils le faisaient. Il fut donc décidé qu'on laisserait les boulangers libres d'acheter leurs farines dans les meilleures conditions possibles et que, sous les huit jours, une taxe serait établie et affichée chez les boulangers. Il est donc à peu près certain que le prix du pain va augmenter et il est probable que le rationnement s'ensuivra. D'ailleurs dans beaucoup de pays environnants cette mesure est déjà prise et nous avons pu voir hier un échantillon du pain fabriqué à *Avesnes* qui est presque noir.

Les rations, dans ce pays, sont de 300 grs pour les habitants au dessus de 16 ans et de 150 grs en dessous de cet âge. A Hautmont, la ration est 400 grs et les pains sont fabriqués par une société coopérative qui peut en faire 3 600 par jour. A Maubeuge la ration est la même et pour ne pas qu'il soit fait d'abus, la distribution se fait de 10h à 12h dans les boulangeries et surveillée par les pompiers de la ville qui contrôlent, avec les cartes de chaque famille, et comptent ensuite les pains restant dans les rayons.

Les cultivateurs ont reçu un nouveau questionnaire leur demandant le nombre d'hectares ensemencés et non ensemencés et s'ils ont du personnel suffisant pour leurs travaux de culture.

Voulant profiter de ces circonstances, on demanda au commandant de place de laisser les jeunes gens de 18 ans des communes et cette demande fut acceptée.

Tous les noyers sont réquisitionnés et doivent être abattus.

Dans cette séance, il fut également question de la visite faite la veille par le général dans les fonderies et nous ignorons encore quelle décision sera prise; ce qui est certain, c'est que dans deux usines de St Quentin, on fait la réparation des canons et la fabrication des obus. N'ayant pas de mitraille pour le chargement de ces derniers on découpe en morceaux des fers à cheval en remplacement des projectiles.

1er février : Nous avons encore entendu le canon toute la journée, mais nous ne saurions distinguer exactement de quel côté le combat se livre.

Les funérailles de M. Catelain Pezin, tombé au siège de Maubeuge le 5 septembre dernier ont célébrées aujourd'hui. La famille du défunt avait pu ramener le cadavre après bien des démarches faites auprès des autorités allemandes.

Un peloton de soldats allemands rendait les honneurs militaires et le lieutenant, secrétaire du Commandant ainsi que plusieurs officiers allemands parmi lesquels leur pasteur protestant accompagnaient jusqu'à sa dernière demeure le pauvre soldat mort au champ d'honneur.

Le conseil municipal en entier et une foule considérable complétaient ce cortège émouvant.

3 février : Le canon tonne de plus en plus fort, surtout du côté de la Belgique. Dans une maison inhabitée de la route de la gare, les Allemands ont installé une pharmacie pour les employés de chemin de fer et aujourd'hui on les vaccinait tous contre le typhus.

Après notre promenade habituelle, nous sommes allés rendre visite à mon oncle et nous causions des événements du jour lorsqu'une lettre de ma cousine de Hollande, nous arriva par l'entremise de la Kommandantur.

Oh ! Quelle joie inespérée nous causa cette missive ! Elle nous disait que tous mes cousins étaient en bonne santé. Jules, le plus jeune des trois, celui qui était (selon nous) le plus exposé aux dangers de cette guerre terrible, et dont nous n'avions eu encore aucune nouvelle depuis l'occupation, Jules, disais-je

donc, était à l'heure actuelle en repos et surtout en bonne santé.

Je n'attendis même pas la fin de la lecture de cette lettre et je partis de toute vitesse de mes jambes chercher ma cousine Adèle et lui annoncer ainsi qu'à ses parents la bonne nouvelle. Quelle émotion ! Tous m'embrassaient comme si ç'avait été notre cher absent, et tous versaient d'abondantes larmes de joie.

Quant à Eugène et Charles, le principal est qu'ils se portent bien; la lettre ne nous donne aucun renseignement précis à leur sujet.

4 février : Le canon tonne toujours; mais aucune nouvelle du combat. Un grand mouvement de trains se produit. Un aéroplane est passé vers 4h1/2 du soir se dirigeant vers le front de bataille.

5 février : Les prisonniers de 18 ans ont été enlevés ce matin par chemin de fer. Est-ce pour travailler dans une ville de la France conquise ? Personne ne le sait, pas même leur famille. Toujours le bruit du canon et pas de délivrance. Un train complet de renfort allemand est passé tout à l'heure vers 4h se dirigeant vers St Quentin.

6 février : Environ 200 blessés sont partis ce matin. Ils chantaient à tue-tête, heureux de revoir leur pays comme on leur avait promis; mais à la gare, ce fut la désillusion, on leur dit qu'après un ordre supérieur, ils devaient se rendre sur le front de bataille.

Beaucoup de personnes malades ont recours aux soins des majors allemands qui les soignent très bien, de bonne grâce, et qui donnent les médicaments à titre gracieux. Ces docteurs ont déjà opéré plusieurs personnes dont l'état est très satisfaisant à l'heure actuelle.

7 février : Sur une réclamation des buralistes, le commandant interdit formellement aux épiciers et débitants la vente des articles réservés habituellement aux bureaux de tabac.

On entend le canon plus fort que de coutume et nous croyons distinguer les coups dans la direction d'Arras.

8 février : Des voitures entières de vêtements gris sont arrivées ce matin à l'asile de la rue Auguste Seydoux pour habiller les soldats qui y sont logés et qui ont été, jusqu'alors, vêtus de bleu.

Les gendarmes allemands sont allés, vers 2h de l'après midi, à l'usine Seydoux accompagnés des jeunes prisonniers de 18 ans pour procéder à l'enlèvement des cuivres et des bronzes se trouvant

dans les ateliers de construction.

Une criée a été faite cet après midi informant les habitants qu'à partir de ce jour, les passeports ne seront plus délivrés que les lundis et jeudis.

9 février : On nous annonce l'arrivée de tout le bétail destiné au ravitaillement des troupes allemandes. Rien d'autre à signaler, on n'entend plus le canon.

10 février : Toutes les vaches ont été réparties entre 3 fermes: chez M. Busigny à Rembourieux, chez M. Hallette, où sont déjà les poules et les porcs, et à la ferme des Essarts. Une inspection en règle a été passée par 3 généraux arrivés ce matin.

11 février : La musique militaire allemande est partie au train de 4h du soir pour St Quentin. Les 3 généraux sont encore ici, et ils ont dîné aujourd'hui avec M. le Commandant. Ordre a été donné aux otages de prévenir les habitants des communes d'amener demain tous les cochons restant chez eux.

12 février : Nous apprenons que la gare de Busigny a été incendiée cette nuit; ce sinistre est attribué dit-on à un feu de cheminée. On enlève tout le bois des magasins de chez Mrs. Boulogne, Grozo et Macron.

Une réunion du conseil a été provoquée pour donner connaissance de nouvelles instructions de la Kommandantur. A partir du 14 février les boulangers devront fabriquer leur pain avec de la farine contenant 1/5 ème de fécule de pommes de terre; cette fécule sera livrée par les Allemands au prix de 56 francs les % kilos ce qui est acheté par eux 16 francs et obligation de la prendre chez eux. Le pain sera vendu 1f15 les 6 livres. Les particuliers qui font eux même leur pain, devront également le confirmer aux instructions ci-dessus. Les gendarmes feront des tournées dans les communes pour s'assurer si ces ordres sont exécutés. Il est formellement interdit de faire n'importe quelle pâtisserie même chez l'habitant, les pâtisseries eux-mêmes ne peuvent plus en vendre. Tous ceux qui ne se conformeront pas aux prescriptions ci-dessus seront passibles d'une forte amende et on fermera les boutiques des boulangers et pâtisseries qui feraient la fraude.

On nous annonce que d'ici quinze jours nous aurons du pain de seigle et de fécule au prix de 1f50 les six livres et rationnés à 150 grammes par jour et par habitant.

Qu'allons nous devenir ?

13 février : Cinq blessés anglais ont encore quitté notre ville pour retourner chez eux, ce sont des incurables par suite des blessures reçues à la bataille du Cateau. Ce matin on a encore coupé la jambe à un Anglais.

Ce matin un groupe d'officiers portant un uniforme semblable à celui des Anglais ont visité les établissements allemands de notre ville et se sont fait photographier à la Kommandantur. Le bruit avait couru en ville que c'étaient des officiers des Etats Unis qui venaient se rendre compte des besoins des habitants afin de les ravitailler, malheureusement ce n'était qu'un faux bruit comme il en circule tant en ce moment.

Les prix de certaines marchandises diminuent sensiblement, c'est ainsi que nous pouvons avoir du sel fin à 0f30 ce qui s'est vendu 1f30 le kilog, du sucre cassé à 0f85 le kilo et du café à 0f90 la demi-livre. Cette amélioration va s'accroître car la concurrence est grande et bon nombre de particuliers vendent ces articles. Le ravitaillement en épicerie se fait à Hautmont.

14 février : Nous faisons griller du pain en prévision des mauvais jours; cette préparation permet de le conserver sans altération. Ce matin une criée a été faite interdisant d'ouvrir les estaminets et cafés de midi à cinq heures, heure allemande. Nous pensons que cette mesure est prise parce que les blessés qui ont l'autorisation de sortir pendant cet intervalle, rentrent souvent ivres et causent des désordres.

Il est défendu aux habitants d'aller chercher du bois.

La prétendue mission américaine était une mission sanitaire allemande en tournée d'inspection.

La musique qui était partie le 11 courant est revenue le 12.

Une affiche a été mise en ville interdisant aux hommes valides à partir de la classe de 1896, de quitter le canton.

On nous annonce que les Allemands vont se réserver le monopole pour la fabrication de la bière et que toute la population devra s'approvisionner chez eux. Cette bière sera vendue à raison de 25 francs l'hectolitre. Ils nous augmentent le pain et la bière au moment où l'argent se fait de plus en plus rare. Encore une fois où ça s'arrêtera-t-il ?

15 février : Nous apprenons que Péronne, Bapaume, Roy sont revenues villes françaises et que la marine anglaise a coulé 4 navires allemands.

Afin d'économiser notre farine, la quantité de viande dont nous pouvons disposer chaque semaine étant supérieure à la consommation, le bureau de bienfaisance a décidé que 2 fois la semaine le pain qui est distribué aux pauvres sera remplacé par de la viande.

Les juges de paix, commissaire et agents vont passer dans toutes les boulangeries pour vérifier le poids des pains.

16 février : Un aéroplane est passé vers 1h1/2 de l'après midi se dirigeant vers Cambrai. Le canon tonne encore, mais à une assez longue distance. Profitant d'une journée ensoleillée, nous avons vu cet après midi les vieux soldats allemands faisant, dans les champs, l'école de compagnie.

18 février : Les Allemands qui étaient ici depuis 3 mois pour garder la ville, sont partis ce matin pour St Quentin. Ils étaient logés à l'asile de la rue Auguste Seydoux.

Un aéroplane est encore passé cet après midi vers 3h se dirigeant vers Douai. Une cinquantaine d'automobiles sont arrivées et doivent ici passer la nuit.

La Blanchisserie située à Port Arthur est maintenant occupée par les soldats. Le mess des officiers qui se trouvait à la maison Valette est transféré chez M. Albert Seydoux, député.

19 février : Nouvelle séance du conseil municipal. Il faut en venir au rationnement. A partir du 22 la ration sera de 250 g de pain par jour et par habitant. Ce pain sera composé de moitié farine et moitié féculé. Cette nouvelle jette la consternation parmi la population.

20 février : Passage d'un aéroplane vers 11 heures se dirigeant vers St Quentin.

Les lignes de chemin de fer sont gardées par de vieux soldats coiffés du casque à pointe recouvert de drap noir.

On ne parle en ville que du rationnement chacun prend ses mesures pour se ressentir le moins possible de la faim qui nous menace.

21 février : Le prix du pain est fixé à 1f35 les 6 livres. Le rationnement ne commencera que le 24.

22 février : Nous allons à Reumont pour chercher du beurre, des oeufs et surtout un peu de lard dont nous sommes privés. On nous promet quelques kilos de farine pour la semaine prochaine. Revenus de ce voyage nous apprenons qu'on vend de la farine en détail dans les moulins de St Benin. Nous décidons de repartir aussitôt le

diner car il n'est pas sûr qu'il y en aura encore le lendemain. Au moment où nous nous mettons en route en face du poste au bout de la rue Auguste Seydoux, nous entendons sonner les trois cloches de l'Eglise qui n'ont pas sonné depuis le 25 août. En un clin d'oeil tous les catésiens sont sur leurs portes, se demandant ce qui se passe. Personne ne sait rien. Nous sommes indécis pour continuer notre route ou faire demi tour, nous avançons de quelques pas et nous voyons au bord de la route des convalescents dans la position du tireur à genoux, nous nous demandons s'il ne se prépare pas une attaque, mais n'entendant pas de coups de feu, nous nous rassurons et nous remettons en route. Les soldats que nous avons vus faisaient l'exercice et le son des cloches d'après les Allemands annonçait une victoire extraordinaire remportée sur les Russes, 100 000 de ces derniers auraient été faits prisonniers. Et c'est ainsi que nous pûmes nous procurer avec grand'peine quelques kilos de farine.

23 février : Le prix du pain est déjà augmenté : il est à 1f40 les 6 livres.

On a distribué aujourd'hui dans chaque ménage des feuilles appelées carnet de subsistance dont on devra se munir pour aller chercher la ration de pain. Un agent municipal chargé du contrôle surveillera la distribution. Sur chaque carnet est indiqué le nombre de personnes par ménage. Tout trafic de marchandises entre particuliers sera réprimé par les tribunaux constitués. Il expose le coupable à la suppression de son carnet.

24 février : Un aéroplane se dirigeant sur Cambrai passe à 9 heures. Les boulangeries sont assaillies pour la première distribution des rations. Cette distribution a lieu de 9 heures à 1 heure.

25 février : Une criée a été faite ordonnant à nouveau la fermeture des débits de boissons, des débits de tabac et des restaurants tous les jours de midi à cinq heures.

Quelques habitants du quartier de la gare vendent dans de bonnes conditions des pommes de terre, du riz et du sel qu'ils ont fait revenir et qu'ils cèdent sans bénéfice.

Les Allemands enlèvent le phosphate à la fabrique de Montay.

On a découvert, chez Cousin faubourg de Landrecies, une cave qui avait été murée et qui renfermait 200 pièces de vin appartenant à la brasserie coopérative. Les Allemands ont saisi cette marchandise et on assure qu'une forte amende va être infligée à ladite

société pour n'avoir pas fait la déclaration en temps utile.

26 février : On entend à nouveau le canon dans la direction du nord-ouest. On enlève les tours de la fonderie Deloffre pour servir à la fabrication des obus.

Les passeports seront délivrés maintenant par le commissaire de police jusqu'à concurrence de 15 par jour. Les demandes doivent être faites tous les jours de neuf heures à onze heures et ils seront distribués à 3 heures.

27 février : Les passeports délivrés pour s'approvisionner à Hautmont n'ont pu être utilisés par les épiciers en gros. On nous affirme que dorénavant ils seront refusés et que toute l'épicerie nécessaire à notre consommation sera livrée à la municipalité qui devra en assurer la distribution, de ce fait, toutes les épiceries seraient fermées et nous ne pourrions plus ravitailler toutes les communes comme nous l'avons fait jusqu'à présent.

Il est même convenu que chaque maire devra réapprovisionner sa commune.

28 février : Depuis le 26 février nous entendons le canon nuit et jour. Un aéroplane est passé ce matin se dirigeant du côté du combat. Nous apprenons la mort de Jules Richez de Maëttriet disparu depuis le 5 décembre.

1er mars : Le canon tonne toujours. Pour la première fois on vend du pain noir, non revenu et qui n'est pas mangeable. 2 gros orages suivis de neige, un la nuit + un autre le soir.

2 mars : Il est très difficile de se procurer des passeports. Tout individu qui sera surpris sur une route non muni de ce papier sera arrêté, condamné à trois jours de prison et 25 francs d'amende.

Des soldats en armes et des gendarmes circulent tous les jours et vont d'estaminet à estaminet pour constater si aux heures prescrites les portes sont fermées. Un débitant s'est vu dresser une contravention par les gendarmes parce que cinq minutes avant l'heure fixée, un individu est pénétré chez lui demander un renseignement. Une amende de 50 marcks lui fut infligée.

Toutes les issues de la ville sont fermées par des barrières ne laissant place que pour le passage d'une voiture. C'est à ces endroits que doivent être montrés aux fonctionnaires les laissez passer.

Quelques épiciers en gros ayant essayé quand même d'aller à Hautmont, durent demander un passeport à Landrecies pour Aulnoye.

Arrivés à cette destination on leur dit que le passeport délivré à Landrecies n'est pas valable et qu'ils ne peuvent aller plus loin, on leur conseille même de retourner au plus tôt car s'ils veulent, par des chemins détournés, forcer la consigne, ils risquent qu'on leur prenne chevaux, voiture et chargement et eux-mêmes seraient retenus prisonniers.

Ils firent demi-tour et en passant à Maroilles, ils apprirent qu'environ mille habitants des régions où l'on s'est longtemps battu et qui s'étaient réfugiés dans ce pays, devaient en une demie heure se préparer au départ et se munir de vivres pour quatre jours. Ces malheureux furent conduits à la gare d'Aulnoye pour de là être dirigés par des trains sur l'Allemagne et par la Suisse, gagner la France, les ressources du pays ne permettant plus de les nourrir.

On affirme même qu'en raison de la rareté des vivres, nous pourrions prochainement subir le même sort, cette perspective nous laisse dans une profonde anxiété. Encore une fois que deviendrons nous si nous ne sommes bientôt délivrés ?

3 mars : Le canon gronde pendant toute la nuit d'une façon effrayante. Vers six heures du matin deux détonations plus fortes se font entendre en même temps qu'on entend dans le lointain des sons de cloches. Vers minuit un aéroplane est passé. La canonnade continue pendant le jour jusque 4 heures, nous entendons un roulement continu puis quelques coups espacés et enfin le silence. La bataille est probablement terminée. La fièvre aphteuse s'est déclarée dans les troupeaux de vaches disséminés dans toutes les fermes. Les bouchers sont réquisitionnés pour abattre les bêtes contaminées. D'après leur dire la maladie n'étant pas très prononcée on peut encore, en enlevant le bout de la langue et les pieds, parties où débute la maladie, manger la viande. D'ailleurs ces bêtes étant dépecées sont chargées dans des wagons et dirigées sur le front des troupes allemandes pour le ravitaillement. Les débris comme têtes, mous, coeurs etc. sont vendus à la population catésienne et c'est vite enlevé, la faim commençant à se faire sentir.

4 mars : Les voitures des épiceries réunies étant parties pour le ravitaillement à Hautmont, ont été saisies avec les chevaux et le chargement complet.

5 mars : On nous annonce que 30 000 hommes vont arriver pour être répartis dans toutes les communes du canton; on dispose les grandes salles et beaucoup de maisons dont les habitants sont partis pour

les recevoir, les rues de la République de France, le boulevard Paturle, rue Charles Seydoux et faubourg de Cambrai seront logés.

6 mars : Vers deux heures, les Allemands arrivent et gagnent aussitôt leurs logements. Ces hommes ont un équipement tout neuf et ne paraissent pas avoir déjà été au feu. Nous n'avons pas le nombre dont on avait parlé, mais il paraît que les environs en ont également. Beaucoup de ceux que nous avons ont évacué notre ville, emportant une grande partie du mobilier des maisons qu'ils occupaient. Cet après midi, nous entendons à nouveau le canon.

7 mars : De nouveaux soldats sont arrivés, et l'animation est grande dans nos rues, toutes ces troupes ont l'équipement neuf et n'ont pas de fusils. De nombreuses voitures et d'autres détachements ont traversé notre ville pour aller loger dans les communes environnantes. Ce nouveau déploiement de forces n'est pas sans nous causer de l'inquiétude. Le canon tonne encore ferme depuis ce matin, et le soir, nous l'entendons encore.

8 mars : Que va-t-il se passer ? Nous assistons à un passage de troupes extraordinaire. Les soldats arrivés hier ont reçu l'ordre de partir ce matin, ils se sont dirigés, toujours sans fusils, sur Bohain. Ils ont été remplacés presque aussitôt par d'autres. Toute la nuit dernière et toute la journée, des troupes venant de la direction de Cambrai et d'autres de St Quentin, ont traversé le pays, nous avons vu de l'artilleur et quantité de caissons, des voitures de ravitaillement. Les hommes paraissent bien gais et nous saluent au passage. Le soir, à huit heures, nous entendons encore le roulement des voitures, et des hommes viennent loger à l'asile de la rue Auguste Seydoux. Ils paraissent exténués et en attendant que les portes soient ouvertes, ils se couchent sur le trottoir malgré un froid très vif; ils sont couverts de boue blanche. Grand mouvement d'automobiles.

On annonce que 90 familles des plus nombreuses vont être obligées de quitter le pays pour manque de vivres. Celles qui sont décidées à partir doivent se faire inscrire. Si ce nombre n'est pas suffisant, les familles seront désignées par le commandant, et seront envoyées en France par les soins des autorités allemandes. Il faut 250 familles pour le 11 courant, dont 90 pour Le Cateau.

9 mars : Le mouvement des troupes continue, il est passé toute la nuit et nous devons loger de nouveaux soldats aujourd'hui. Plus de 200 voitures ont traversé la ville, et nous voyons, sur la route de Forest, certaines se diriger sur la Belgique. L'après midi, de 3 heures à 4 heures, une musique militaire, de passage, donne

concert en face de la Kommandantur. Un escadron de hussards, armés de la longue lance, traverse la ville. D'après certaines conversations, ces troupes doivent venir de Soissons. De l'artillerie doit loger ce soir, les écuries sont retenues et les logements désignés.

Ce n'est pas 250 familles qui doivent partir, mais 250 personnes.

Nous ne pouvons plus sortir de la ville sans laisser-passer, toutes les routes sont bien gardées. Des personnes de la route de la gare et du haut du faubourg de Cambrai ont dû faire demi-tour et venir demander au commandant une autorisation pour rentrer chez elles. Il en est de même pour les habitants qui ont leurs jardins en dehors de la ville.

On vend, dans différents quartiers, des pommes de terre et du riz que la municipalité a fait venir. On se sert des cartes de subsistance pour cette vente, et l'on ne peut avoir qu'un kilo de pommes de terre et 1/4 de riz par habitant. On fait parfois queue pendant 3 heures pour avoir 2 kilos de pommes de terre.

10 mars : Les troupes défilent toujours. Ce matin, pendant 2 à 3 heures, il est passé des voitures qui se sont dirigées, les unes sur Forest, et d'autres sur la route de Basuel. Beaucoup d'officiers circulent à cheval dans nos rues. L'après midi, vers 4 heures, arrive une colonne d'artilleurs qui vient loger dans notre ville, certaines cours de fermes sont bondées de caissons et de canons, les écuries sont pleines de chevaux. Quelques milliers d'hommes sont ici. Les jeunes gens de 18 ans qui n'ont pas été pris la première fois, doivent se trouver, demain matin à neuf heures, munis de linge et d'argent, sur la Grand'Place. On va probablement les diriger sur l'Allemagne.

11 mars : Il arrive toujours des soldats; tous les environs, dans un grand rayon, en sont pleins. Le commandant demande encore aujourd'hui un local pouvant contenir 900 hommes groupés. Après examen, aucun local disponible ne peut contenir un tel nombre. Il faut donc les loger à l'école laïque des garçons; pour cela, il est nécessaire d'arrêter les classes et de débarrasser les salles. Ces hommes doivent arriver ce soir ou dans la nuit. A Montay, un commandant est installé chez M. Glorieux, curé, et réquisitionne le vin aussitôt son arrivée.

On parle d'abattre tous les maronniers du chemin de Montay.

On va convoquer tous les jeunes gens, qui restent ici, faisant partie des classes 1912, 1913 et 1914.

Les jeunes gens de 18 ans sont partis ce matin. Dans les communes de St Benin et de St Souplet, ils n'ont pas voulu répondre à l'appel. On a appelé les maires et on les a prévenus que si, pour 3 heures, les intéressés ne sont pas présentés, les gendarmes iront les chercher chez eux, que les parents paieront une forte amende et qu'ils seront punis d'emprisonnement. A six heures, nous en voyons un qui est amené en auto à la Kommandantur. A partir du 13, la ration de pain est fixée à 140 grammes par habitant. Ce pain sera composé de 50 % de farine de seigle, 30 % de farine de froment et 20 % de fécule. La ration pour 3 jours coûtera 0f25 cent. On ne fera plus le pain dans les boulangeries ordinaires, tous les pains seront faits à la boulangerie coopérative et vendus dans des maisons, libérées, de la rue de la Prison. Chaque quartier aura son jour désigné et la provision renouvelée tous les 3 jours. Avec 140 grammes par jour, nous allons mourrir de faim !

Il est défendu de tenir de la farine chez soi. Tous ceux qui en sont détenteurs devront, pour le 18, la reporter au dépôt de la Kommandantur. Ce dépôt sera installé au cercle catholique, rue de la République. Il en est de même pour le blé, l'avoine etc., des perquisitions seront faites et de fortes amendes infligées aux contrevenants. On va donner aux émigrés, qui partent demain au nombre de 240, 1 litre de café, 2 oeufs, du fromage, de la viande froide et 1 kilo de pain pour le voyage.

Le bureau de bienfaisance va faire distribuer aux pauvres des rations de fromage blanc de 300 grammes, on ne sait plus quoi faire pour suppléer au manque de pain.

On a offert à la municipalité, un nouveau produit appelé le flocon de riz, qui gonfle fortement à la cuisson et remplace les pâtes alimentaires. C'est d'ailleurs une espèce de pâte, on peut aussi avoir des féveroles et des haricots.

Le flocon de riz se cuit dans du lait légèrement salé et du sucre, se fait bouillir 10 minutes, et est excellent.

12 mars : De nouvelles troupes sont encore arrivées. Presque toute la ville est logée, c'est une affluence extraordinaire; dans les fabriques, les grands établissements, il y en a partout. Cela se confirme que ces soldats viennent de Laon et de Soissons.

Tous les matins, ils partent à l'exercice, et depuis le matin

jusqu'au soir, on tire à la cible au stand; ils y vont à tour de rôle. On fait même des exercices avec les pièces de canon et les caissons.

Ils ont tous d'anciens fusils avec baïonnettes, modèle de 1870.

On fait la criée, convoquant les jeunes gens des classes 1914, 1915 et 1916, et non celles que nous avons désignées hier, pour se rendre demain à 9 heures du matin sur la grand'place. On prévient les intéressés que ceux qui manqueraient à cet appel, encourraient les mêmes peines que les jeunes gens qui ne se sont pas présentés hier. Ces derniers, en effet, ont été condamné à, chacun, 1000 marks d'amende, soit 1250 francs, et les communes sont responsables et doivent payer ces sommes si les parents de ces jeunes gens ne sont pas solvables.

13 mars : Le commandant a fait prévenir, cette nuit, tous les vieillards de 70 et même 80 ans qui touchent les pensions accordées aux vieillards et aux incurables, de se tenir prêts à partir avec le premier convoi qui doit être mis en route aujourd'hui soir, pour rentrer en France par l'Allemagne et la Suisse. A deux heures, on fait également prévenir des femmes de moeurs légères, désignées par la Kommandantur, de se tenir prêtes à partir par le même train. La consternation est peinte sur tous les visages car on sait que ce premier convoi sera suivi d'autres, et on se demande quels seront ceux qui seront désignés.

Tous les émigrés doivent se réunir ce soir à cinq heures, asile des vieillards, où il sera procédé à une distribution d'argent à ceux qui sont en droit d'en toucher, et de vivres car on prévoit que le voyage durera quatre jours et quatre nuits. Combien de ces vieillards qui, déjà pour la plupart sont hypothéqués, reviendront de cet exil ? On n'ose pas y penser. Le but du voyage est Pontarlier. Des médecins allemands sont désignés pour accompagner les émigrés.

Les jeunes gens des classes désignées plus haut ont répondu à l'appel et devront se présenter tous les huit jours.

Il passe encore des voitures venant de St Quentin et allant à Cambrai. Jamais on n'a vu en ville un tel mouvement, ce n'est partout que des soldats.

14 mars : Nous avons touché notre première ration de pain noir qui n'est pas très réussi, mais il faut bien le manger quoique très indigeste.

Tous les soldats sont encore ici. Il est arrivé une cinquantaine de nouveaux officiers et deux canons pour aéroplanes.

Nous devons reconnaître que les Allemands qui logent dans les maisons sont très corrects, très polis et qu'ils font assez bon ménage avec les Français.

15 mars : Il est encore arrivé de nouveaux soldats qui sont logés dans d'autres quartiers. Ce matin à sept heures, les troupes sont parties faire du service en compagnie, et sont rentrées à 3 heures musique en tête.

Nous pensons que c'est un corps d'armée qui se reforme, il arrive des bicyclettes neuves, des voitures de munitions, des autos, etc. Pour le départ du 13 courant, il manquait 3 personnes qui ne voulaient pas partir. Les gendarmes qui accompagnaient les partants à la gare, prirent une auto et vinrent chercher à domicile les récalcitrants.

Il y a déjà 45 personnes inscrites de leur propre volonté pour le prochain départ.

On enlève tout le vin dans les grands magasins. Ce sont des fûts qui étaient restés en réserve.

Nous n'avons jamais vu une telle affluence de voitures, de chevaux, de bicyclettes, d'autos, c'est un va et vient continu, étourdissant. A neuf heures, au moment où nous nous couchons, nous entendons des chevaux en quantité qui arrivent.

16 mars : Les chevaux que nous avons entendu amenaient des caissons et de l'artillerie. Un ordre est arrivé à midi, et tout ce matériel est reparti sur Cambrai.

C'est toujours le même mouvement de troupes qui traversent notre ville ou qui arrivent pour y déjeuner, il en part dans toutes les directions, il nous faut regarder et renoncer à comprendre. A neuf heures du soir nous entendons chanter, ce sont encore des soldats qui arrivent.

On nous assure que Le Cateau est choisi comme centre de concentration et de repos.

17 mars : A deux heures du matin, on a réveillé tous les hommes logés rue de la République et rue Auguste Seydoux; un ordre venait d'arriver enjoignant aux hommes de partir par chemin de fer pour répondre à une attaque imprévue. Une grande partie de ces soldats a été dirigée sur Valenciennes; une compagnie est revenue en ville et est restée groupée, attendant de nouveaux ordres. Les soldats casernés à l'asile de la rue Auguste Seydoux étaient partis également ce matin et ne devaient plus rentrer, quand on les vit revenir

vers quatre heures, après midi. D'où venaient-ils, on ne le sait pas, toujours est-il qu'il n'y avait plus, ni paille pour se coucher ni charbon, ni ustensile pour la cuisine. Ils attendent également de nouveaux ordres. L'artillerie n'a pas bougé. Toute la journée, il est passé des voitures presque sans interruption. On a dû en charger une certaine quantité sur wagons à notre gare.

Un aéroplane venant de la direction de Douai, c'est-à-dire du côté où nous entendons le canon depuis quelques jours, est venu faire le tour au Cateau vers 3 heures, et est reparti dans la direction de Maubeuge.

Quelques soldats, ayant été pris dans des débits après la retraite, sont attachés depuis trois jours par les jambes et par les bras aux roues des caissons. Les estaminets restés ouverts après l'heure ont été fermés.

Quand nous nous couchons, il passe encore des voitures, et on entend le roulement pendant longtemps.

18 mars : Il y a moins de mouvements et cependant on entend chanter très souvent. Ce sont des hommes se rendant à l'exercice ou au tir à la cible. Le Cateau va être le centre de ravitaillement pour les troupes, aussi la route de la gare est-elle toujours sillonnée de nombreuses voitures.

Un monoplan allemand est passé à deux heures et demie et a suivi le même itinéraire que celui d'hier.

Une criée a été faite, interdisant aux habitants de sortir de chez eux demain de huit heures du matin à deux heures parce que des exercices de tir vont être faits tout autour de la ville. Tir au fusil et coups de canon. Nous allons encore avoir le branle bas du combat. Des tranchées sont préparées dans les champs.

19 mars : La manoeuvre a eu lieu et le canon a tonné du côté d'Amerval.

Une criée a été faite à 6h1/2 du soir, informant les habitants des rues de Landrecies et de France et de la grand'place de tenir de la lumière et de laisser les portes ouvertes parce que des soldats doivent arriver dans la nuit et loger dans les maisons des quartiers désignés.

Beaucoup d'estaminets ferment pour manque de bière.

Les perquisitions faites par les gendarmes ont commencé en ville et dans toutes les communes pour découvrir si la farine et les céréales ont été remises au dépôt comme il a été prescrit.

20 mars : Les Allemands qui devaient arriver cette nuit ne sont pas venus et les habitants des quartiers désignés sont fort perplexes et se demandent s'ils vont encore passer la nuit prochaine.

Nous avons du pain aujourd'hui, inmangeable, on ne peut même pas le couper tant il colle au couteau, pas revenu et pas cuit telle est notre nourriture.

Les perquisitions ont déjà fait découvrir chez les fermiers des stocks de céréales et de farine qui n'ont pas été remis aux autorités allemandes. Des sanctions très sévères vont être appliquées. Le maire de Basuel, qui ne s'est pas conformé aux ordres reçus, va être envoyé en Allemagne. La chose s'est arrangée et le maire de Basuel a été relâché. Trois cultivateurs de St Benin, pour la même raison, sont condamnés chacun à 500 marks d'amende et deux d'entre eux doivent donner 20 vaches et le troisième 10 vaches.

Chez Mme Danjou, cultivatrice, on a trouvé 80 quintaux de blé et d'autres choses encore. Les gendarmes ont tout confisqué voire même du lard au saloir et des provisions d'épicerie. Chez Wallez-Crinon, il y avait encore 100 quintaux de blé. Ces deux cultivateurs vont être punis sévèrement. Et dire que si ces personnes avaient vendu ces blés quand la ville leur a demandé à acheter, nous n'en serions pas à manger du pain noir et en si petite quantité. Il y a des Français qui sont bien coupables, ils voulaient conserver ces stocks pour les vendre à des prix très élevés, mais ça leur coûtera cher.

Sur une croix posée sur une tombe du champ de bataille, on avait marqué au crayon : Vive la France, Vive la Belgique, les Français seront vainqueurs. Des officiers qui avaient remarqué cette inscription, s'en plaignaient au commandant qui voulait demander à la ville une indemnité de 100 000 francs. Des pourparlers sont engagés et on espère qu'on ne paiera pas cette amende. Néanmoins, les passeports sont supprimés pendant trois jours.

21 mars : Deux avions sont passés, mais à une si grande hauteur, que l'on a supposé qu'ils n'étaient pas allemands.

Aujourd'hui, quoique ce soit dimanche, tous les hommes s'entraînent, le tir à la cible a fonctionné toute la journée, des compagnies font l'exercice et les artilleurs manoeuvrent des obusiers sur la place verte.

La maison Tamboise Vandenbrouque est transformée en bureau

de poste, chez Décupère loge un général, chez M. Albert Seydoux toute la maison est occupée par des bureaux et on ne voit qu'y arriver des estafettes, chez Verplancke bureau privé de télégraphe, chez Campin autre bureau télégraphique, au familistère, près de chez Dubois Laurent, on débarrasse toute la maison pour y faire un casino et ^{partout} partout ils sont déjà nombreux les casinos. Toute notre ville est transformée.

22 mars : Un aéroplane venant de la direction de Valenciennes, et se dirigeant vers St Quentin, est passé à 3 heures. Beaucoup de voitures, de caissons des troupes, et même des pontonniers avec tout leur matériel sont passés ici. On entendait assez fort le canon dans le nord vers Douai.

23 mars : Nous voyons toujours passer des soldats, les uns s'en vont, d'autres reviennent, et nous ne savons jamais pour quelles destinations. Le canon gronde encore plus fort.

Les hommes cantonnés à l'asile, rue Auguste Seydoux, étant mal couchés et souffrant du froid, on les répartit dans les maisons, rue d'en bas, rue Auguste Seydoux et rue Fénelon. nous avons la chance de ne pas en avoir et c'est un soulagement car ces hommes, à ce qu'on dit, ayant de la vermine, sont plutôt indésirables. ^

24 mars : Aujourd'hui a eu lieu l'enterrement d'un lieutenant colonel, victime d'un accident de cheval. Pour la deuxième fois depuis l'occupation, les cloches sonnèrent à toute volée et la cérémonie eut lieu à trois heures. La municipalité était représentée et, au cimetière, un discours fut fait par l'officiant, trois salves tirées par douze soldats cloturèrent l'^{inhumation} inhumation. Des couronnes avec large ruban aux couleurs allemandes, noir, blanc et rouge, furent déposées sur la tombe.

Il va y avoir sept mois que nous sommes occupés et tout le monde se demande avec inquiétude pour combien de temps nous en avons encore. Chacun interroge ses amis, ses voisins pour demander si on a des nouvelles, chacun dit ce qu'il sait et bien souvent des choses inventées à plaisir et qui sont parfois invraisemblables. Parfois tout de même, nous arrivons à avoir des nouvelles sûres, mais ce qu'il y a de plus sûr encore, c'est que les choses n'avancent pas vite, les jours se passent, les semaines et les mois et la misère grandit de plus en plus, et beaucoup de pauvres gens ont faim. Quand donc verrons-nous la fin de nos malheurs ?

25 mars : Toute l'artillerie qui séjournait ici depuis quinze jours

est partie aujourd'hui par chemin de fer.

26 mars : Toute la nuit, il est passé des caissons et des canons qui ont dû être mis sur wagons à notre gare. Ce matin, tout ce qui restait ici de soldats, fantassins et pontonniers sont partis par chemin de fer. Beaucoup de ces soldats faisaient partie de l'armée auxiliaire et n'ont été mobilisés qu'en novembre. Après trois mois d'exercice en Allemagne, ils sont venus par ici où on les entraînait chaque jour, et ils vont être dirigés sur les lignes de feu. Ils ne pensaient jamais qu'ils seraient appelés à combattre.

Aujourd'hui notre ville est calme, et à part les Allemands qui sont ici dans les lazarets, il ne reste plus que les vieux qui font le service sur les lignes et aux sorties de la ville.

27 mars : Journée très calme, rien de nouveau. Nous entendons le canon, mais si loin que les coups sont à peine perceptibles.

28 mars : Même calme. Deux arrestations, celle d'un fermier de Troisvilles parce que son domestique, en labourant, a abîmé une tombe d'Allemand et qu'il a voulu protéger son valet. L'autre a été faite sur dénonciation anonyme, malheureusement les lettres anonymes abondent depuis l'occupation et les ennemis doivent avoir bien triste opinion de la mentalité des Français. Donc la lettre déclarait que Margueriez, peintre, avait chez lui de la farine. Les gendarmes firent perquisition, et au lieu de farine, trouvèrent des armes et des munitions ramassées sur le champ de bataille, il y avait même un obus qui n'avait pas été tiré. Or ces objets sont considérés comme appartenant aux Allemands et d'après les instructions reçues aucun habitant ne peut en garder chez soi. L'arrestation est maintenue.

29.30.31 mars : Journées très calmes. Les inculpés ci-dessus ont été relâchés.

Nous avons encore eu du pain in mangeable, il colle littéralement, on ne peut pas le couper, ce n'est plus du pain c'est de la pâte. On nous affirme que la farine entrée dans ce pain est faite de marrons écrasés, de farine de maïs et d'un peu de seigle. Ce qui est certain, c'est que beaucoup de personnes sont malades et ne peuvent pas le digérer. Ceux qui le digèrent ont des troubles intestinaux.

1er avril : Ce matin à sept heures, cinq avions allemands ont atterri au dessus de l'usine Simons, route de Guise. Les ailes ont été repliées et les machines ont été amenées à la main dans la cour de la malterie, et ainsi arrangées, tiennent peu de place, on dirait de gros poissons. Le soir, à cinq heures, un sixième appareil est venu atterrir au même endroit. Dans la journée, des

camions automobiles sont arrivés, amenant tout le matériel qui accompagne les avions.

La rue de la République est de nouveau logée, nous pensons que ce sont les hommes arrivés avec les camions ci-dessus.

2 avril : Les avions sont remisés dans les hangars de l'ancienne usine au pétrole et complètement invisibles. Bien malin serait celui qui pourrait voir qu'il y a là six avions. Dans la cour sont les camions automobiles et des ouvriers travaillent à toutes sortes de réparations, ils y montent même la lumière électrique, une fausse porte débouchée donne accès des hangars dans la rue, ils ont l'air de s'installer là pour un moment.

On nous informe qu'on vend de la farine dans un moulin à St Benin, c'est à qui trouvera le moyen de s'y rendre pour en avoir. En rien de temps, cette farine est vendue et beaucoup apprennent qu'on en vend alors qu'il n'y en a plus. Pourquoi a-t-on vendu de la farine alors qu'il est défendu d'en avoir chez soi ? Nous nous posons la question sans pouvoir la résoudre.

3 avril : Le matin, on entend le canon assez loin, mais vers dix heures trois fortes détonations se font entendre tout à côté de chez nous. Toutes les personnes sont bientôt sur leurs portes. On s'interroge, personne ne sait ce qui se passe, mais on est d'accord pour dire que ces coups viennent de tout près. Un moment après, on nous dit que ce sont des obus qui étaient intacts et qu'on a fait exploser sur le champ de bataille. Ce n'est pas encore la délivrance. 12 fours de campagne sont arrivés sur la Place verte. Le canon tonne plus fort.

4 avril : Jour de Pâques. On entend le canon de plus en plus fort, et vers quatre heures les coups nous parviennent distinctement dans la direction de Bapaume.

Le bruit court en ville que, pour Maurice Boulogne, ^{Robert} la chose n'est pas certaine, on croit que c'est un homonyme. ^{et Boulogne & les autres m'ont écrit}

Nous visitons les fours de campagne qui sont installés face aux bâtiments des pompes et au presbytère. Les fours sont accouplés et, entre deux, il y a deux voitures qui servent au transport du matériel; derrière, sous des tentes sont les pétrins et les dépôts de farine de seigle, les pains fabriqués sont également transportés sous des abris, tout cet ensemble a l'aspect d'un cirque. Ces fours sont bien combinés, de forme demi circulaire et de la longueur des fourgons militaires. Ils sont chauffés par un feu de bois établi

sur le derrière de la voiture, le devant est un réservoir à eau avec robinet servant à la fabrication du pain. De cette façon, il y a toujours de l'eau chaude, au-dessus de ce réservoir est la cheminée et dominant le tout, le four. Chacun contient 88 pains, on en met huit sur la largeur et on fait 11 rangées. Quand les pains sont prêts, ils sont apportés en face de chaque four sur des planches ordinaires, une fois là, on les place par huit sur une pelle à enfourner spéciale avec un rebord en bois qui tient toute la largeur du four.

Quand ils sont cuits, on les défourne et on humecte le dessus avec une balayette mouillée. Ils portent dans la croûte la date de la fabrication. Ces pains ont la forme rectangulaire et mesurent environ 30 cm de longueur sur 15 cm de largeur et de hauteur, ils sont très nourrissants et ont la couleur de notre pain d'épice.

Le nôtre n'est pas, à beaucoup près, si bon que celui là, nos boulangers ne savent pas le préparer, aussi avons nous beaucoup de personnes indisposées. La ration est aussi insuffisante, on n'entend parler que de gens qui maigrissent, des enfants ont faim, ils demandent à manger, il n'y en a pas, la ration est épuisée. Le jour de la distribution, ils suivent leurs parents pour avoir plus tôt le morceau de pain qui doit momentanément calmer les tiraillements d'estomac. Que de pleurs, que de chagrins, c'est tout à fait lamentable. On nous annonce l'arrivée de nouvelles troupes pour demain.

On fait des travaux de maçonnerie au pont de Montay. A quoi doivent servir ces travaux ? Mystère, personne ne le sait.

5 avril : De midi à 4 heures il a passé continuellement des troupes de toutes armes, des lanciers, de l'infanterie, des uhlans, des pontonniers avec tout le matériel, etc. Nous en sommes encore bien garnis, on en met un peu partout et toutes les communes des environs regardent. Les soldats paraissent fatigués, nous en voyons qui s'appuient sur des bâtons, les vêtements sont sales, remplis de terre, ils ont l'air de sortir des tranchées; nous voyons des vestes déchirées, des pantalons troués, d'autres moisis; c'est tout à fait triste. On nous dit que ces troupes se dirigent sur Maubeuge. On entend encore le canon mais plus loin.

6 avril : Les aviateurs qui pensaient être ici pour quinze jours ou trois semaines, ont reçu l'ordre d'appareiller aujourd'hui au matin. En conséquence, les corps des aéroplanes ont été reconduits

à la main jusqu'en haut de la côte du chemin de Guise, les ailes ont été portées sur les épaules des aides. Six hommes pour porter une aile sont bien chargés, c'est très lourd. A 3 heures nous voyons les appareils, 4 sont déjà montés, il en reste deux à préparer mais le vent est très violent et la pluie menace de tomber.

Des cultivateurs viennent acheter du blé qu'ils ont été obligés de donner à la Kommandantur. Des jeunes prisonniers du Cateau qui se trouvaient dans une tranchée allemande du côté de Bapaume ont été blessés par une bombe qu'un aviateur anglais a lancée, un nommé Bist et un nommé Hawez sont morts à l'hôpital de St Quentin des suites de leurs blessures.

Les Allemands ont décidé de faire paver en carreaux gris et en briques de champ, les salles de l'abattoir où on tue les bêtes, et de faire garnir les murs en carreaux émaillés ed chez Simons, carreaux très jolis et qui coûtent très chers. On va en envoyer pour faire le même travail à St Quentin.

7 avril : La tempête et la pluie ayant fait rage, les avions n'ont pu prendre leur vol et ils ont été lâchés sur place en attendant le moment favorable.

Notre ville est pleine de soldats, il y en a partout, c'est un corps d'armée qui loge et cantonne ici et dans les environs. Plusieurs soldats malades, exténués, brisés de fatigue ont été envoyés dans les ambulances, on dit même que l'un d'eux est tombé en face du calvaire de Montay et est mort sur place. On ne peut contempler de tels malheurs sans en être profondément attristés, car notre pensée se reporte sur les nôtres qui subissent le même sort. Quand donc tout cela finira-t-il ?

Monsieur Picard remplissant les fonctions de maire, a reçu une lettre d'un sénateur de Soissons, l'avisant qu'une compagnie hispano-américaine s'emploie pour faire parvenir dans notre région, ainsi qu'à Cambrai et à Valenciennes, de la farine pour nous permettre de fabriquer du pain de meilleure qualité et en plus grande quantité. Nous souhaitons de grand coeur que cette combinaison réussisse. En attendant, les boulangers catésiens ont été convoqués aujourd'hui en vue de s'entendre pour que la population puisse obtenir du pain qui soit mangeable. Il a été décidé qu'au lieu de tout fabriquer dans la même boulangerie, ce qui donne trop de travail pour qu'il soit bien soigné, la fabrication va être répartie entre trois ou quatre afin d'obtenir une meilleure préparation.

Ces pains seront envoyés rue de la Prison où on les débite. Les pauvres estomacs ne peuvent que se réjouir de cette mesure.

Un combat d'avions a eu lieu près de Cambrai, il y aurait eu 3 morts et 4 blessés allemands.

Environ 200 cartes venant des prisonniers français en Allemagne ont été distribuées en ville, ce qui a fait plaisir dans beaucoup de familles. Il en est même qu'on avait dit morts et qui ont écrit. Pour nous qui sommes complètement séparés et sans nouvelles des nôtres, quelle joie d'apprendre que quelques-uns des absents sont en bonne santé.

8 avril : Vers six heures et demie du matin, un aéroplane vole dans la direction de Cambrai. C'est un des deux aéroplanes du parc d'aviation qui ont pu décoller ce matin et prendre leur vol; ils retournent à Vermand d'où ils venaient. Les autres n'ont pu partir, et le mauvais temps ayant continué, il faut encore attendre. A dix heures du matin il a fait un violent orage, suivi d'une chute de grêle très abondante et dont la grosseur équivalait à une noisette.

En ville on ne rencontre que troupes, autos, voitures, bicyclettes etc. Aux maisons et même dans les champs on pose des fils télégraphiques ou téléphoniques. Des compagnies vont dans les champs munies de pelles, de bèches et de pioches. On dit que ces hommes vont faire des tranchées, cela ne nous fait rien présager de bon. Les autres vont à l'exercice ou au tir à la cible.

Dans la maison de St Amour, on a installé un magasin allemand où on vend au détail de l'épicerie, du beurre, du fromage, du saucisson, du chocolat, des oranges, etc.

Avant hier soir pendant une pluie diluvienne, les boulangers des fours installés sur la Place Verte s'étaient retirés sous les tentes. Des civils ont profité de ce manque de surveillance pour s'introduire sous les tentes magasins et voler des pains. Depuis ce moment, deux sentinelles sont en faction devant les fours.

Hier on a abattu 15 vaches et 100 cochons et nous n'avons pas un gramme de lard, la salle des fêtes est tapissée de saucissons depuis le plancher jusqu'aux galeries et nous avons faim. C'est triste.

9 avril : Les quatre aéroplanes qui restaient sont partis ce matin à Vermand. Dès six heures et demie on voit des compagnies traversant la ville en chantant, pour aller au tir, mais principalement pour

aller dans les champs faire des tranchées. On en fait partout aux environs dans ce moment, il y a quelques milliers d'hommes occupés à ce travail. Ces préparatifs nous font encore présager des jours sombres, mais de ce fait il faut en dégager ceci, c'est que s'ils préparent des tranchées c'est avec l'intention de s'en servir, donc s'ils prévoient en avoir besoin c'est qu'ils sentent le recul inévitable. Supportons donc avec courage et résignation les terribles épreuves que nous traversons et celles que nous devons encore subir, ayons confiance qu'un jour prochain viendra où s'aplaniront toutes les difficultés qui divisent les peuples et les nations et que nous verrons encore régner sur le monde la paix tant désirée, la paix universelle.

10 avril : Pour mettre fin à la misère, une mère de trois enfants, dont un de un mois, et dont le mari est à la guerre, s'est suicidée.

Les cabaretiers ont été informés qu'ils pourront tenir leurs débits ouverts toute la journée jusque sept heures naturellement, mais comme il n'y a plus de bière, ça les laisse indifférents.

A trois heures, concert par la musique de passage sur la Grand'Place. A quatre heures nous entendons les tambours et les fifres, ce sont les hommes qui reviennent de marche. Vers cinq heures nous entendons des coups de canon assez distinctement; une heure après plus rien.

Les Allemands vont construire un four en maçonnerie sur la Place Verte pour continuer de cuire leur pain quand les fours de campagne seront partis; on creuse déjà pour les fondations et les briques sont à pied d'oeuvre. En faisant le terrassement, on a trouvé dans un caveau, car c'est un emplacement d'ancien cimetière, des médailles et des pièces de monnaie que les Allemands ont prises.

M. Picard et le commandant du Cateau sont allés hier à St Quentin où avait lieu une réunion de maires des pays occupés avec une délégation hispano-américaine dont j'ai parlé plus haut. Un secrétaire de la préfecture du Nord assistait à cette réunion. Il a été décidé que cette société nous fournirait de la farine exclusivement réservée aux populations et un contrat pour deux mois a dû être passé. Le commandant ayant observé que ce laps de temps était bien court, le secrétaire de la préfecture a dit que, si dans deux mois le mariage n'était pas rompu, on verrait alors pour contracter un nouvel engagement. Il est donc très probable que d'ici peu de temps nous aurons du pain blanc et une ration de 250 grammes. Cette mesure est accueillie avec joie par la population. On assure que deux Américains resteraient en permanence

au Cateau pour s'assurer que les conditions exigées sont rigoureusement observées.

11 avril : De onze heures à midi, concert par la musique militaire sur la Grand'Place. Grande animation, les rues sont remplies de soldats, c'est jour de paie et plusieurs sont éméchés.

Le fils Dupont, marchand de meubles, grièvement blessé au bas, et auquel on avait fait l'amputation, est mort des suites de ses blessures. Cette triste nouvelle est arrivée à la mairie.

12 avril : A dix heures, les cloches de l'église sonnent encore à toute volée. C'est un chef allemand qu'on vient de déterrer sur le champ de bataille pour l'inhumer au cimetière. La musique joue des marches funèbres sur tout le parcours et au cimetière, trois salves sont tirées pour les troupes rendant les honneurs. La municipalité assiste à la cérémonie, rendant la politesse faite lors de l'enterrement de Catelain Pezin. C'est le corps du commandant Bonsac qui était enterré près de la halte du tramway.

Les soldats continuent à creuser des tranchées, il y en a depuis le premier pont jusqu'à la sucrerie d'Inchy et sur une grande partie du terroir de troisvilles. A Catillon, il est passé beaucoup d'artillerie au trot se dirigeant vers le Nord.

Il va nous venir d'Allemagne 5000 vaches qui seront réparties dans tous les pâturages des environs et qui serviront pour fournir la viande aux troupes. Quelques centaines de ces bêtes sont déjà débarquées.

13 avril : Cette nuit, à minuit vingt, nous sommes éveillés par des détonations très fortes, on croirait que des canons sont autour de la ville. Dans la journée, le bruit court que ces explosions sont dues à des bombes qui auraient été jetées par un aviateur sur la voie ferrée à Busigny, il y aurait plusieurs morts et blessés

Ce matin à huit heures, un aéroplane venant de la direction de St Quentin et allant vers Maubeuge, est passé.

Les fermiers et petits ménagers des communes doivent venir chercher le nombre de vaches qui leur est attribué selon leur importance, pour les mettre dans leurs pâturages. Ceux qui ne se présenteront pas devront donner des vaches comme amende selon l'importance de leurs fermes.

Dans les villages, on a fait monter des caves, le cidre et le vin qui reste. Le commandant doit passer et prendre ce qui lui est nécessaire. Les troupes ne restent pas inactives. Les soldats

ont quitté leurs cantonnements cette nuit à deux heures et demie, il y a eu des manoeuvres car dans la matinée et même après midi, nous entendons le canon autour de nous, on commence à s'habituer à toutes ces détonations, le tir à la cible a aussi fonctionné jusque bien tard dans la soirée, plusieurs champs de tir nouveaux sont installés dans les environs.

La ville devra payer mille marks parce que des cailloux ont été déposés sur les rails du tramway du côté du 1er four, c'est peut-être le fait de gamins.

Une criée est faite autorisant les habitants à circuler jusqu'à huit heures du soir, mais les estaminets devront être fermés à sept heures.

14 avril : Six des vaches arrivées étant mortes, et les Allemands ayant demandé l'installation de bacs et des tuyaux des pompes à incendie pour les alimenter. Cette installation n'ayant pu être faite sur le champ, on a attribué la mort des bêtes au retard apporté dans l'exécution de cette demande et infligé pour ce fait une amende de 500 francs à la ville.

L'autorité allemande réclame le paiement des contributions pour le deuxième trimestre dans lequel nous venons d'entrer.

Concert par la musique. Tir à la cible pour les troupes.

Nous n'avons pu savoir exactement ce qui s'est passé à Busigny les racontars étant trop différents les uns des autres. Toujours est-il que depuis cette ^{nu}it notre gare est plongée dans l'obscurité, on n'y voit aucune lumière la nuit, afin d'éviter la même attaque.

15 avril : Une criée est faite informant les habitants qu'une manoeuvre avec tir réel devant avoir lieu du côté de Troisvilles, Rambourlieu, Montay, il est défendu de circuler demain dans ces parages. On informe aussi les conducteurs de voitures, qu'ils prennent leurs mesures pour ne plus circuler après huit heures du soir, sous peine d'amende.

Vers quatre heures du soir, on entend le canon assez loin, et à six heures deux fortes détonations mettent encore en émoi la population.

A six heures du matin nous entendons chanter, à huit heures du soir on chante encore et toute la journée soit d'un côté soit d'un autre c'est toujours du chant. Ils ont beaucoup de chansons de marche qui les aident, elles sont quelquefois accompagnées par les tambours et les fifres. Dans les cantonnements ce sont des

chants lents qui ressemblent aux chants religieux, toujours à deux voix ça ne manque pas de charmes. Beaucoup sont musiciens, quelques uns sont artistes et dans beaucoup de maisons particulières il n'est pas rare d'entendre violon ou flûte avec accompagnement de piano. On passe le temps le plus agréablement possible.

On nous assure que des instructions ont été données dans les écoles pour apprendre l'Anglais et l'Allemand aux élèves.

16 avril : Des bombes ont été lancées par des avions sur la gare de St Quentin; ces projectiles sont tombés sur un magasin de ravitaillement contenant des essences qui ont mis le feu tuant 12 Allemands et en blessant 35. A Busigny les bombes avaient tué 5 soldats et en avaient blessé 9. Le contre coup de ces attentats successifs se fait sentir pour nous, on a fait une nouvelle criée informant la population que l'autorisation de rentrer le soir à huit heures qui avait été donnée est retirée, nous devons donc être chez nous pour sept heures. Aucun bec de gaz en ville n'est allumé, l'ordre a été donné la nuit dernière à 3 heures du matin d'éteindre par toute la ville et de ne plus allumer les nuits suivantes. A la gare, comme je l'ai dit, aucune lumière, les employés n'y restent plus la nuit et viennent coucher en ville, dans la journée il faut être muni d'un passeport pour aller de ce côté. On craint beaucoup pour notre gare car notre ville étant le centre du ravitaillement pour toutes les troupes qui sont dans les environs, tous les magasins proches, les halles et la Maison Simons sont bondés d'approvisionnement de toutes sortes qu'on évalue en ce moment à 12 millions.

A la gare de Caudry la nuit dernière, toutes les lumières étant éteintes, un inconnu a mis le feu à une meule de paille près de la gare pour en indiquer l'emplacement. Une enquête est ouverte.

Le maire de Basuel, dont j'ai parlé le 20 mars, avait été relâché et condamné à 1000 francs d'amende, aujourd'hui cette amende est augmentée et portée à 5000 francs.

Il est interdit de circuler sur la voie du tramway sous peine d'amende de 50 francs. On nous dit que les soldats qui sont ici en ce moment partiront bientôt.

Certaines places et rues de notre ville ont été changées de noms; c'est ainsi que la Grand'Place est appelée place du kaiser et le chemin de Montay, Bismarck strasse. Dans ce quartier les numéros des maisons ont été reproduits sur les murs à hauteur d'hom-

-me en chiffres peints de 20 cm de haut. Un coup de lampe électrique et ils savent la nuit où sont leurs hommes, en ville les noms des hommes logés sont affichés à la porte de chaque habitation.

La farine va être livrée au Cateau qui fera l'avance de l'argent et qui en cédera moyennant finances aux cantons de Clary, Solesmes et Landrecies au prix de 55 francs le quintal. Ces quatre cantons comptent 90 000 habitants. Afin d'épuiser avant l'arrivée de cette farine, le stock de farine de seigle, la Kommandantur a fait augmenter aujourd'hui la ration de pain noir de 50 grammes par habitant, soit 200 grammes moyennant 0f10 en plus. Cette farine de seigle est achetée 20 francs par la Kommandantur et cédée à la ville à raison de 70F50 soit un gain de 50F au cent kilos.

Il est question aussi de rationner la viande. Chaque habitant aurait droit à 150 grammes par ration et trois fois par semaine, elle serait débitée par un seul boucher pour toute la ville. Comme quantité ça suffirait, mais quel en sera le prix ?

17 avril : Un aéroplane français ou anglais est venu survoler notre ville dans la nuit vers onze heures, toutes les lumières étant éteintes, il faisait noir comme dans four, cependant les craintes étaient grandes, on s'attendait à cette visite mais on craignait les bombes, il n'en a rien été, cependant l'alarme fut vive et ce matin les ordres étaient donnés pour que les troupes prennent leurs dispositions pour partir. Un détachement a déjà quitté notre ville musique en tête, les fours Place Verte plient bagage pour partir demain, toutes les troupes qui logent aux environs partent également demain, nous pensons qu'il ne restera plus ici beaucoup de soldats après-demain. Tous prennent le train à la gare du Nord et partent dans la direction de Landrecies, de l'artillerie a été aussi embarquée. Un grand mouvement de voitures et d'autos a eu lieu et le soir le roulement des voitures et des trains continuait. 40 hommes ont été embauchés pour débarrasser les magasins à la gare et au conditionnement. On voit que l'inquiétude est grande.

18 avril : A dix heures un aéroplane s'en allait vers Maubeuge et repassait une heure après.

Beaucoup de troupes, de voitures et de caissons sont embarqués à notre gare.

Concert à midi sur la Grand Place, par la musique militaire qui n'est pas encore partie.

Tous les fours sont prêts et on enlève le bois qui servait à les alimenter.

Le magasin allemand installé dans la maison de St Amour est

déjà débarrassé, il en est de même du cercle des officiers qui était chez Baudhuin, notaire, et qui est remplacé par le café de la Place qui est réservé aux officiers.

On annonce une grande victoire française du côté de Verdun et de ^{St Mihiel} ~~St Michel~~.

19 avril : Grand mouvement de trains, emportant vers Maubeuge, des voitures, des autos, des canons et toutes sortes de choses.

Les fours de campagne sont partis, il ne reste guère ici que la croix rouge et les vieux qui gardent les lignes et font le service des postes.

20 avril : Par crainte des bombes, les Allemands ont été hier, à neuf heures du soir, demander une pompe à incendie et l'on conduite à la gare.

Pendant la nuit il est passé beaucoup de troupes et de voitures et ce mouvement a continué jusque midi, le soir à huit heures il recommence et dure encore une partie de la nuit.

Vers quatre heures on entend le canon de plusieurs côtés à la fois.

21 avril : Quelques détachements qui restaient encore sont partis aujourd'hui, il reste ici très peu de soldats, mais on nous annonce pour le 24 une nouvelle arrivée de troupes, nous ne sommes pas longtemps sans en avoir.

A neuf heures du soir et à deux heures du matin, nous entendons un roulement de voitures en ville, on nous a dit que c'était de l'artillerie qui a embarqué à la gare.

Nous remarquons que les déplacements de troupes se font plus souvent la nuit que le jour. Avec tout ça, il y a des quartiers où passent tous ces convois, donc les habitants ne peuvent plus dormir.

22 avril : Tout le bruit entendu dans la nuit était bien produit par l'artillerie qu'on est venu embarquer à notre gare. Les hommes chantaient en montant dans les trains. Nous pensons que tous ces soldats retournent en Allemagne car on leur a distribué, pour trois jours, des vivres.

A quatre heures 1/4, nous entendons quatre fortes détonations et à un quart d'heure d'intervalle, trois autres détonations semblables. Sont-ce des bombes ? Ces coups venaient de la direction de Bapaume-Péronne.

Vers cinq heures nous voyons arriver un petit détachement équipé ^{en} à neuf.

Un aéroplane est passé à sept heures.

23 avril : Les détonations que nous avons entendues ont été produites par des obus retrouvés intacts sur le champ de bataille et qu'on a fait exploser.

Nous apprenons que dans le canton de Clary on fait garder la voie du tramway nuit et jour par les civils par où passe la ligne.

Anisy-Pinon à 16 km de Laon est repris par les Français. L'état major général de l'armée allemande est à Mézières.

La farine que nous attendons si impatiemment est en route, elle sera un peu grise, elle renferme 90 % de farine.

Le 30 de ce mois aura lieu un nouveau départ de gens du pays pour rentrer en France par la Suisse. Il y aura 200 personnes du Cateau, on fournira aux nécessiteux, pour leur voyage, 2F50, du chocolat, des sardines et une livre de pain.

Indépendamment de la farine, on a demandé à la société qui nous la fournit de nous livrer 50 000 kilos de riz, 50 000 kilos de pois, 50 000 kilos de haricots et 10 000 kilos de sel. Il est probable que ces grosses quantités ne nous seront pas vendues et que le chiffre en sera réduit. C'est pourquoi on a forcé la commande.

Pour avoir fait usage d'un faux passeport, un domestique de Gavériaux qui faisait le ravitaillement, a été arrêté puis relâché, mais le cheval, la voiture et tout ce qu'elle contenait ont été confisqués. Cette voiture avait été remise encore chargée des marchandises dans le garage Lenain. Le matin on l'a retrouvée vide, tout son contenu a été dérobé par des gens de la ville ou du dehors mais en tout cas par des Français.

24 avril : Journée très calme. A 3h1/2 passe un aéroplane à une faible hauteur qui, en suivant la ligne de chemin de fer, se dirige vers St Quentin.

25 avril : Chez M. Seydoux on a reçu l'ordre de préparer onze chambres pour des officiers qui doivent arriver demain.

Nous apprenons par des personnes d'Inchy que des pierres déposées sur la voie du tramway ont entraîné, pour cette commune, une amende de 50 000 francs. Cette somme énorme sera peut-être diminuée, ça nous paraît excessif ne sachant pas par qui ces pierres ont été déposées. Ce peut être le fait de gamins en s'amusant ou

de personnes étrangères à la commune. De ce train là, les communes seront vite ruinées.

26 avril : Une criée est faite interdisant la pose des collets pour prendre le gibier.

27 avril : A cinq heures du matin nous sommes éveillés par la musique des vieux qui font le service de factionnaires et nous apprenons que cette musique accompagnée des hommes va à Cambrai et au Catelet donner un concert parce que la ligne du Cateau à Cambrai va fonctionner à partir du 1er mai. Ce jour là aucun poste autour de la ville, on pouvait passer librement.

Après midi on a fait exploser des bombes trouvées sur le champ de bataille, ces fortes détonations avaient encore ému toute la population que l'on ne prévient pas dans ces cas là.

28 avril : Journée très calme, rien à signaler.

29 avril : Hier soir à huit heures, nous entendons le moteur d'un aéroplane. Il en est venu un survoler notre ville de minuit et demi à 1 heure 1/2 du matin par un clair de lune superbe. Ce matin le canon gronde encore.

30 avril : Aujourd'hui départ du 2ème convoi d'émigrés, les uns partent de bonne volonté et sont joyeux de revoir des parents ou des amis, d'autres que l'on oblige à partir pleurent parce qu'ils vont vers l'inconnu et se demandent s'ils reviendront.

Après midi on entend le canon.

On vend au moulin Dufresnoy de la farine de seigle à 0F65 le kilo, en rien de temps cette triste marchandise à ce prix exorbitant est enlevée. On a faim, il faut se nourrir.

1er mai : A six heures passe un aéroplane allant vers Lille, à 7 heures 1/2 en passe un autre.

Le duel d'artillerie continue plus rapproché.

On fait une criée convoquant les jeunes gens de la classe 1897, c'est à dire ceux ayant 18 ans dans le courant de l'année. A deux heures les intéressés, au nombre de 163, sont réunis sur la Grand'Place et conduits ensuite à la congrégation Notre Dame rue Cuvier pour y être examinés par des médecins majors. 80, c'est à dire la moitié, ont été retenus, ils probablement être occupés à des travaux pour le compte des Allemands.

Le canton du Cateau doit fournir 20 000 oeufs par semaine et les livrer dans des caisses. Chaque commune doit en procurer un nombre déterminé selon l'importance de ses fermes.

2 mai : Le grondement du canon s'accroît davantage et le combat paraît être acharné.

A l'hôtel de ville, a lieu une réunion des maires adjoints et fonctionnaires de nos trois cantons sous la présence de M. Hélot, président de la chambre de commerce de Cambrai, faisant actuellement les fonctions de sous-préfet. Il a donné des conseils pour la conduite à tenir dans ces moments difficiles en ce qui concerne le ravitaillement et les réquisitions. Il a adressé à tous des paroles de réconfort qui ont vivement ému l'assistance.

Il a annoncé que M. Guérin, représentant le préfet du Nord, était allé à Paris et qu'il avait rendu visite au Président de la République qui l'a prié de bien dire aux populations du Nord de ne pas perdre courage et espoir, que le résultat final n'est pas douteux et que tous les dommages seraient réparés.

Nous apprenons que M. Delcassé est ministre des affaires étrangères, que M. Ribot a pris le portefeuille des finances et que ces dernières sont excellentes quoique la guerre coûte à la France 1200 millions par mois. De généreux donateurs donnent des millions, toute la population française est de plus en plus confiante et pleine d'entrain.

Hélas ! c'est nous qui avons le plus à souffrir.

3 mai : A six heures 1/4 passe un aéroplane allant de l'ouest à l'est et à une telle hauteur qu'il faut bien chercher pour le voir.

Le duel d'artillerie continue encore toute la journée. On annonce le départ des bouchers et des charcutiers allemands.

4 mai : Quelques jeunes gens d'Inchy ne s'étant pas rendus le 1er mai à la convocation, on a amené aujourd'hui au Cateau toute leur famille. Que va-t-on faire de ces gens ? Les jeunes gens sont introuvables.

Les bruits les plus divers circulent en ville, c'est ainsi que l'on nous annonce la reprise de Lille et l'incendie de la gare de Laon. Les nouvelles sont-elles fondées, nous n'osons plus y croire tant nous avons déjà été bernés. Ce qu'il y a de certain, c'est que la bataille est engagée sur plusieurs points et que le canon tonne toujours.

On nous dit que le premier envoi de farine est arrivé, nous allons donc avoir prochainement le pain blanc, en attendant c'est incroyable le nombre de personnes qui maigrissent fortement. Nous

payons nous aussi notre dette à la Patrie.

5 mai : Les dénonciations pleuvent de plus en plus à la Kommandantur, c'est effrayant le nombre de lettres anonymes qui y parviennent. C'est ainsi que la bière ayant fait défaut, quelques cabarettiers qui avaient pu se procurer le nécessaire, s'étaient mis à en fabriquer. Cette nuit à deux heures du matin un de ces commerçants a été surpris chez lui en flagrant délit. Deux Allemands se sont fait ouvert et ont constaté le fait et pris l'adresse et le nom du délinquant. Ce matin à sept heures on est venu le chercher bayonnette au canon. Que va-t-on lui infliger ? Probablement une forte amende et la fermeture de son établissement.

On est profondément attristé en constatant comment se conduisent nos Français. Que doivent penser de nous les Allemands ?

L'après midi, deux gendarmes sont venus perquisitionner chez lui et ils n'ont rien découvert.

Les Allemands réquisitionnent maintenant le lait, et chaque fermier est taxé selon le nombre de ses vaches. Ce lait doit être conduit à la laiterie de Basuel dont ils se sont emparés et où va être fabriqué du beurre pour eux.

Aujourd'hui, nous n'entendons plus rien, la bataille est probablement terminée. Sommes-nous vainqueurs ? ou sommes-nous vaincus ? Nous ne savons jamais rien d'exact. Nous sommes complètement en dehors des événements. Il y a bien les affiches qui sont mises tous les jours sur un grand tableau spécial près du Maréchal Mortier et qui sont écrites en allemand, mais comme ces renseignements ne sont jamais à notre avantage, les Allemands eux-mêmes n'y attachent plus d'importance sachant bien qu'on n'y dit pas la vérité.

6 mai : On fait une criée pour que les jeunes gens de la classe 1897 aillent répondre à l'appel le 8 mai à neuf heures, cela concerne naturellement ceux qui ont été relâchés.

Quelques délégués de la commission américaine sont venus pour traiter avec la municipalité et le commandant la question de ravitaillement.

Le bruit court que les Français bombardent Metz et qu'une grosse armée allemande est cernée dans une forêt du côté de Lunéville.

7 mai : Tous les jours il fait de l'orage, aujourd'hui nous en avons eu un épouvantable, la foudre est tombée sur l'hôtel de ville

et a mis le feu à la conduite de gaz. Heureusement les Allemands du poste s'en sont aperçus et ont aplati les tuyaux avant que l'incendie se propage. Malgré ce temps le canon tonne ferme et nous l'entendons encore dans la soirée. Vers sept heures passe un aéroplane, mais il y a tant de nuages que nous ne nous en rendons compte que par le bruit du moteur.

Les jeunes gens de la classe 1897 qui sont tenus, chantent tous les jours la Marseillaise. Le commandant a infligé 15 jours de prison aux ^{Fac}fonctionnaires chargés de les garder et a dit qu'on interdirait aux parents de leur faire visite.

Un jeune homme, venu de Marles, nous assure que Laon est repris et qu'il y a, autour de Guise, beaucoup d'artillerie.

8 mai : Plusieurs aéroplanes sont passés dans le courant de la journée, on entend toujours le canon.

Une affiche a été mise interdisant aux parents des jeunes gens ci-dessus de leur porter quoique ce soit pour acte de d'indiscipline. Des ^{Fac}fonctionnaires interdisent le passage dans la rue Cuvier. On dit que ces garçons partiront en Allemagne dans le courant de la semaine.

9 mai : Un aéroplane que l'on prétend n'être pas allemand est passé vers 11 heures du matin. On annonce que les bouchers et charcutiers qui sont ici vont partir au feu le 11 courant.

10 mai : Au moment où nous étions à l'enterrement de Bonneville, vers 10 heures, nous entendons de fortes détonations, et nous apprenons dans l'après midi que ce sont des bombes qui ont été jetées par des aviateurs à Bohain, nous n'en connaissons pas le résultat. L'aéroplane qui est passé hier à 11 heures a été à Maubeuge où l'aviateur a également lancé des bombes.

La tension qui existe depuis longtemps entre l'Italie et l'Autriche prend un caractère sérieux; depuis quelques jours l'Italie mobilise et la guerre doit être déclarée aujourd'hui. Les Allemands ont fait sauter un grand transport transatlantique anglais sur lequel se trouvaient beaucoup de passagers américains. Cette façon d'agir en dehors des règles de la guerre pourrait aussi amener des complications entre les Etats-Unis et l'Allemagne.

11 et 12 mai : Nous entendons toujours le canon, tantôt près, tantôt plus éloigné, mais nous n'apprenons rien de nouveau.

13 mai : Toute la journée et même dans la soirée, le canon tonne

très fort et sans interruption, il se livre entre Arras et Lille un grand combat, nos troupes ayant pris l'offensive. Il arrive à Cambrai et à Valenciennes des blessés en grande quantité.

Nous apprenons que l'Italie a déclaré la guerre à la Turquie, quant à l'Autriche, le délai est prorogé jusqu'au 20 courant.

La ligne de tramway est gardée par des civils portant des brassards et auxquels la ville paie une journée très minime. Cette précaution est prise afin d'éviter toute malveillance, ce qui coûterait beaucoup plus cher.

La farine tant attendue est arrivée et nous aurons probablement du pain blanc le 16. En attendant, comme nous manquons de farine de seigle, nos rations ont à nouveau été réduites et ramenées au poids de 150 grammes par jour et par habitant.

14 mai : Le combat qui continue toujours dans la direction de Douai doit être terrible car le canon gronde sans interruption et ressemble assez au bruit du tonnerre lorsqu'il se prépare un orage. Toute la nuit le même bruit a persisté. A sept heures et demie du soir, est passé un aéroplane venant du lieu du combat et se dirigeant vers St Quentin, il faisait à peine encore clair quand le même ou un autre a fait entendre son moteur, cet appareil refaisait la même route en sens inverse, il était 8 heures 1/4.

15 mai : Nuit et jour le canon tonne sans discontinuer, nous n'avons pas entendu depuis l'invasion roulement pareil, l'air en est ébranlé et dans beaucoup de maisons les vitres tremblent. Dans l'après midi le bruit s'accroît encore davantage, nous sentons que ça rapproche; ce bruit nous énerve et, à cinq heures du soir, au moment où grandit la surexcitation, voilà que des explosions, cette fois toutes proches, se font entendre. On pense que des batteries sont venues s'installer plus près de nous, quand tout à coup on aperçoit, sans entendre le bruit des moteurs, quelques aéroplanes qui survolent notre ville en même temps que des explosions plus violentes encore éclatent. Cette fois, on se rend compte que ce sont nos aviateurs qui viennent d'une façon un peu bruyante, nous rendre visite et jeter des bombes sur les voies ferrées pour essayer de couper les communications. Plusieurs de ces explosifs sont lancés sur la gare, un seul atteint l'aile droite du bâtiment déterminant l'incendie de cette partie et tuant un Allemand et en blessant grièvement deux autres. L'un a la cuisse coupée et l'autre reçoit le choc dans les reins, les autres projectiles se perdent dans

les champs. Toutes les vitres des maisons avoisinantes volent en éclats, on organise des secours mais les appartements qu'occupait le sous-chef de gare sont brûlés. Ces avions ont visité toutes les gares des environs car pendant plus d'une heure nous entendons les bruits des explosifs du côté de Bertry et Caudry, et c'est surtout par là que passent en ce moment tous les renforts qu'on envoie sur le lieu où se passe l'action. Dans la journée du 14, 47 trains sont passés en gare de Bertry chargés d'hommes, de munitions et de canons, on a compté 250 pièces.

Toute cette affaire a jeté la panique dans la ville, on ne voyait que gens courir, aller et venir, rentrer dans les maisons, en sortir, regardant les avions et craignant de recevoir un projectile sur la tête. En résumé, journée très énervante et très fatigante, on se demande comment va se passer la nuit car le canon fait de plus en plus entendre sa grosse voix.

On annonce l'arrivée de troupes pour demain.

16 mai : La nuit s'est passée sans incident, le canon s'est calmé peu à peu dans la soirée d'hier et a fini par s'éteindre, mais ce matin il reprend encore avec violence jusque 11 heures du matin puis il s'éloigne lentement sans cependant cesser de la journée.

Il n'est arrivé que 60 hommes d'environ 45 ans venant de Bavay où ils étaient depuis cinq semaines. Ils logent rue de la République. Beaucoup de machines viennent rechercher dans les gares et surtout la nuit, les wagons qui sont disponibles, nous pensons que c'est par crainte des avions.

17 mai : Ce matin, le canon reprend dans la direction de Cambrai mais il cesse vers sept heures du matin. Que s'est-il passé les jours précédents ? Que se passe-t-il encore maintenant, nous l'ignorons, nous ne recevons aucune nouvelle.

Les farines blanches des Américains sont arrivées et la première distribution de pain blanc aura lieu le 19. La ration est de 250 grammes par jour et par habitant; quoique ce ne soit pas encore bien gros tout le monde voit avec joie cette nouvelle augmentation et surtout la venue du pain blanc que nous ne sommes plus habitués de manger.

18 mai : Enterrement du blessé qui a eu la jambe emportée par les bombes des avions. Les cloches ont encore sonné et la musique a joué des marches funèbres.

19 mai : Le pain blanc livré aujourd'hui est très beau et est le

bienvenu dans toutes les familles.

Melles Doyerre, n'ayant pas voulu livrer sur la présentation d'un bon, un article qui se trouvait à l'étalage, et ayant mal reçu les Allemands, ont été arrêtées et sont prisonnières au couvent rue Cuvier. Aucune intervention jusqu'à présent n'a pu les délivrer.

Les 60 soldats arrivés le 16 mai visitent tous les jours une ou deux communes des environs et perquisitionnent dans les maisons et dans les caves. Ils ramassent tout ce qui est cuivre et bronze, les mesures en étain et même l'argenterie, le vin qui reste chez les particuliers est surtout bien accueilli. Voilà où nous en sommes et nous nous demandons à chaque réquisition où ça s'arrêtera-t-il ?

20 mai : Le canon se fait entendre faiblement dans la direction de La Fère.

Un homme qui se chargeait de correspondances pour la Belgique et inversement, ce qui permettait à bien des gens de communiquer avec les prisonniers sans passer par les Allemands, a été arrêté. C'est aujourd'hui le délai accordé par l'Italie à l'Autriche. L'effervescence est tellement grande en Italie que les Allemands sont presque certains qu'une guerre est imminente, si les gouvernants ne la voulaient pas, ce serait la révolution car le peuple italien est surexcité.

21 mai : On nous assure que la guerre a été déclarée hier par l'Italie à l'Autriche.

22 mai : On nous annonce par criée que tous ceux qui sont munis de passeports ne devront plus circuler sur les routes en dehors de la ville après cinq heures du soir.

Un ordre du jour prononcé par un chef de corps d'armée français qui a pu nous parvenir, dit que le moment est venu de prendre l'offensive générale, nous avons en ce moment un effectif quatre fois supérieur à celui des Allemands qui sont en notre présence et nous sommes pourvus d'une artillerie formidable, il n'y a donc plus d'hésitation possible. D'un autre côté, l'Autriche demande à l'Allemagne 5 corps d'armée pour lui venir en aide.

23 mai : Tous les soirs, à huit heures française, les gendarmes font leur ronde en ville pour voir si tout le monde est rentré, parfois des habitants s'attardent et en les apercevant se sauvent chez eux sans prendre le temps de rentrer leurs chaises que les Allemands empoignent et brisent sur le pavé en menaçant d'emmener

les retardataires. C'est pour une affaire semblable que nous avons eu aujourd'hui la visite d'un gendarme. Nous étions rentrés à l'heure exactement, mais une voisine par bravade est restée assise sur la porte; à 8 heures 1/4 passe, en haut de la rue, un gendarme qui la fait rentrer et qui fait semblant de passer. Cette femme ressort un moment après sur le trottoir et crie bonsoir à une voisine, l'Allemand l'aperçoit à nouveau et cette fois descend la rue et vient droit chez nous. Voici ce qu'il nous dit :

- Deux fois tout de suite sur la porte ?
- Pardon, Monsieur, ce n'est pas nous, c'est une voisine.
- Si, si sur la porte.
- Non, Monsieur, c'est ici à côté.
- Pourquoi pas porte fermée ?
- Nous l'avons oublié.

Il est alors ressorti dans la rue, a regardé les façades des maisons et nous dit :

- Ah ! Nix ici, là, en désignant du doigt la maison voisine, c'est bien, fermez la porte.

Telle fut la première visite que nous fit un Allemand.

24 mai et 25 mai : Journées très calmes, le matin quelques coups de canon, et passage de quelques avions.

26 mai. 27 mai. 28 mai : Le calme continue, nous n'entendons plus le canon qu'à de rares intervalles. On nous avait pourtant dit qu'on attendait les beaux jours et qu'alors les choses iraient vite; il fait un temps superbe et rien n'avance. Qu'attend-t-on ? Certes nous avons grande confiance en notre état major, et l'Italie venant de jeter son sabre dans le plateau de la balance, nous ne doutons pas du succès final, mais le temps nous semble long à nous qui, depuis neuf mois, sommes isolés complètement du monde et qui n'avons aucune nouvelle, qui souffrons de la faim, de bien d'autres choses encore. La patience se lasse et bien des gens se découragent.

Aujourd'hui une affiche a été posée disant aux Français, aux Anglais et aux Belges soldats au moment de l'occupation et qui seraient encore cachés chez des particuliers, de se rendre avant le 5 Juin, jusque là ils seront faits prisonniers sans punition. Passé ce délai, ceux qui seront pris seront fusillés et les personnes qui les cachaient seront, ou fusillées, ou punies de réclusion et devront en plus payer une amende de 15 000 marks, les communes seront également passibles de la même amende. Les

mêmes peines seront infligées aux personnes qui auraient encore des armes à feu, des munitions ou des pigeons voyageurs qui seraient rentrés au colombier depuis l'occupation.

29 mai : Journée calme, rien à signaler.

30 mai : Toute la journée nous entendons à nouveau le canon vers l'ouest.

31 mai : Les Allemands les plus jeunes qui font partie de la croix rouge, nous ont quittés aujourd'hui, on nous assure qu'ils vont aller au feu.

Dans les plaines aux environs de St Quentin on a fauché toutes les récoltes même le blé qui est déjà très haut afin d'éviter les surprises.

1er juin : Le canon gronde mais très loin.

2 juin : Nous entendons encore le canon toujours loin. A cinq heures passe un aéroplane, mais tellement haut qu'il est à peine visible. Nous avons à nouveau du pain gris, mais il est très bon, c'est un genre de pain complet.

La ville doit fournir 1300 oeufs par semaine. Les perquisitions continuent, on commence à nouveau à enlever les laines filées de la Maison Seydoux et tout le savon de chez Ponsin est réquisitionné.

3 juin : Deux aéroplanes sont passés.

4 juin : Les Allemands perquisitionnent au Boulevard toutes les maisons même les plus pauvres, et celles inhabitées n'échappent pas à la visite. Dans une maison dont les habitants sont partis, on a trouvé une motocyclette, dans la cave de chez Blanchard-Dhermy dont la maison appartient à Melle Claisse-Huart, cette dernière s'était réservée un caveau qui n'avait pas été ouvert depuis cinq ans. Les locataires n'ont pu renseigner les Allemands sur ce qu'il renfermait. La porte fut forcée et on y découvrit 2000 bouteilles de vieux vins qui vont être enlevées.

5 juin : La visite de réquisition a été faite chez nous, les hommes sont de bons vieux pères qui ne se montrent pas exigeants et qui semblent plutôt gênés pour accomplir cette triste besogne. La perquisition n'a donné aucun résultat et ils ont bu avec nous un verre de cidre.

On continue d'enlever, à la maison Seydoux, les laines qui sont sur les métiers de préparation. Le capitaine de St Quentin est venu pendant que j'étais là, et a trouvé que l'enlèvement ne se faisait pas assez vite. Il va prendre des mesures pour accélérer

les transports, il a visité toute l'usine et a donné des ordres pour que toutes les caves soient visitées, il est probable que cette fois ils ne laisseront rien.

Un aéro est passé très bas. Un combat d'artillerie est engagé, le bruit nous en parvient distinctement.

6 juin : Le canon tonne, tonne, tonne, sans arrêt nuit et jour, c'est encore un engagement très vif du côté de Bapaume ou d'Arras. Nous apprenons qu'un de nos parents, jeune homme plein de santé et de vigueur, a été tué, quelle triste chose que la guerre et que de deuils elle entraîne à la suite.

Le Japon a envoyé un ultimatum à la Hollande, pour l'obliger à s'unir à la France et à l'Angleterre. Dans le cas contraire c'est la guerre et le Japon s'emparera des possessions hollandaises qui lui conviendront.

7 juin : Le canon tonne toujours très fort, puis peu à peu se tait.

8 juin : Un aéroplane passe vers 7 heures du matin, se dirigeant sur Maubeuge. Vers 4 heures de l'après midi, le canon recommence à nouveau et très fort, nous l'entendons encore fort avant dans la soirée.

9 juin : Ce matin, à cinq heures, le combat d'artillerie recommence et dure jusque vers 11 heures. Il passe sur la chaussée Brunehaut des voitures amenant des blessés, nous groupons aussi des autobus de la croix rouge.

On enlève, un peu partout, le vin découvert chez les habitants lors des péréquisitions, ça représente un nombre respectable de bouteilles.

A huit heures du soir, le canon se fait entendre à nouveau.

10 juin : Trois concerts ont eu lieu aujourd'hui. A 9H1/4 du soir, quand nous nous couchons malgré un commencement d'orage, la musique joue toujours, pendant qu'au loin le canon gronde.

11 juin : On installe, au Familistère sur la Place, tout le nécessaire pour la vente des produits qui nous seront livrés par la Société américaine qui nous fournit déjà la farine. Pour débiter, on vendra des haricots, des pois, du riz et du sel, mais comme pour le pain, ces derniers seront vendus par ration tant par habitant, de nouvelles cartes vont être distribuées. On vendra probablement ensuite d'autres articles.

Recommandation nous est faite de faire bouillir l'eau, de

bien nettoyer les fils d'eau et de détruire les mouches. On craint les épidémies.

Dans leur communiqué affiché ce jour, les Allemands avouent une légère avance des Français, et devant de nombreux renforts arrivés aux Russes, ils ont dû se replier.

12-13-14 juin : Rien de nouveau, tout est calme et l'on se désole de la lenteur des événements. Quand sortirons-nous de ce mauvais pas ? Il circule des bruits qui nous attristent, on nous parle d'un changement dans le ministère, et aussi d'une chose plus grave, le Généralissime aurait voulu donner sa démission. Ces bruits nous prouvent que nos dirigeants ne sont pas encore en accord parfait, malgré le malheur que nous subissons. Quand donc mettra-t-on le salut à la Patrie au-dessus des rivalités et des questions politiques ?

15 juin : Rien de nouveau.

16 juin : On nous accorde le droit de circuler jusqu'à neuf heures.

17 juin : Le canon tonne à nouveau du côté d'Arras. Toute la nuit et toute la journée nous entendons le grondement sourd.

18 juin : Pour des dégradations faites à la voie ferrée, 5 otages de Busigny, dont le curé, ont été amenés, ce matin, ici et enfermés en attendant que l'indemnité à payer soit fixée et versée.

19 juin : Des affiches ont été mises interdisant d'envoyer des lettres dans n'importe quelle direction, car on a appris que beaucoup de correspondance circulait en fraude et on craint l'espionnage. Ceux qui expédieront ou recevront des lettres seront passibles d'une amende de 15 000 marks. La municipalité sera responsable des personnes qui seront arrêtées voyageant sans passeport, et devra acquitter l'amende qui leur sera infligée.

20 juin : Des otages d'Honnechy et de Marez ont été également arrêtés pour le déraillement occasionné par un défaut à la voie ferrée que nous avons signalé le 18. On nous dit qu'on demande une indemnité de 70 000 francs.

21 juin : Un avion est passé ce matin à 5h1/2. On nous assure que ces bombes ont été jetées à Cambrai, nous avons en effet entendu de fortes détonations qui ne ressemblaient pas à celles du canon. Le bruit court que le 4ème fils de l'empereur serait venu au Cateau il y a quelques jours, en tenue d'officier de marine. Une soixantaine de prisonniers civils des environs qui avaient été envoyés en Allemagne en septembre dernier sont revenus aujourd'hui. Ils

se plaignaient de n'avoir pas mangé de pain depuis trois jours, disent qu'ils reviennent parce qu'on ne peut plus les nourrir là-bas. (ceci est inexact, ils reviennent pour faire la moisson)
Un deuxième convoi va suivre, plus important, il en est arrivé également à Guise.

On a caserné ceux d'ici à la congrégation Notre Dame, on ne peut les approcher.

22 juin : Nous pouvons causer avec un des prisonniers revenu d'Allemagne, il nous dit qu'ils ont été à Erfurth dans la Saxe, on ne les avait pas prévenus qu'ils partaient en Allemagne, on leur avait dit qu'ils allaient pour quelques jours à Cambrai, aussi n'avaient-ils rien pris, ni comme nourriture, ni comme vêtements et linge. Grande fut leur surprise quand ils virent où on les emmenait. Pendant quatre jours et quatre nuits ils furent enfermés dans des wagons à bestiaux sans rien pour s'asseoir et à 40 par wagon, ils arrivèrent au but de leur voyage, la plupart sans avoir dormi et mourant de faim. On les installa sous des tentes et ils furent nourris de choux navets, de betteraves et surtout d'orge perlé. Tant qu'ils ne furent pas mélangés tout se passa assez bien, mais quand on les mit avec les Russes, ils eurent des poux et de la vermine. Heureusement, du linge leur fut envoyé par la croix rouge française. Ils étaient 15 000 dans ce camp et plusieurs sont morts, dans un autre camp voisin du leur il en est mort plus de 900 par suite d'épidémie. On les vaccina six fois.

23 et 24 juin : Beaucoup d'Allemands qui étaient ici depuis longtemps ont quitté notre ville. Le service des postes est fait par les perquisitionneurs.

25 juin : Les journaux allemands annoncent qu'un grand combat est engagé du côté d'Arras. Combat décisif paraît-il et dans lequel des forces considérables sont engagées des deux côtés.

26 juin : Aujourd'hui sont venus se joindre aux prisonniers arrivés d'Allemagne le 21, ceux venant du même endroit et qui étaient restés à St Quentin; parmi ces derniers, beaucoup de catésiens. A midi on les laissait libres et jugez de la joie de ces pauvres diables rentrant dans leurs foyers après neuf mois d'exil.

A huit heures du matin un cycliste anglais a été arrêté sur la route de Cambrai et amené à la Kommandantur du Cateau. Comment se trouvait-il si près de chez nous, c'est ce que nous ne savons pas encore. Il est entré en ville la tête haute, ayant l'air de

défier les ennemis, et au milieu d'une double haie de curieux bien étonnés de revoir un des soldats qui nous ont quittés depuis le mois d'août.

27 juin : Un aéroplane venant de la direction d'Arras et filant vers Laon passe à 8 heures du matin à une faible hauteur. Un autre repasse dans la soirée faisant la route inverse.

Nous voyons passer un train complet chargé de fil à fer ronce allant vers Busigny.

28 juin : Il passe beaucoup de trains de blessés, les transportant sur Maubeuge. Nous en avons vu un avec lits suspendus, les blessés couchés nous regardaient par les carreaux.

29 juin : Lamarche ayant été pris par les gendarmes, ayant une grosse quantité de tabac, a été arrêté.

Il va probablement payer la forte somme.

30 juin : On nous assure que le ravitaillement qui est fait par une société ne pourra durer, et que nous allons être à nouveau ravitaillé par les Allemands.

Un individu est condamné à 2 ans de prison pour des pigeons. Un autre, habitant Beauvois, à 5 ans de prison pour avoir apporter des lettres de Lille. Une surveillance active est exercée, malheur à qui se laisse prendre.

On fait encore, dans chaque maison, le recensement de toute la population mâle depuis les plus jeunes enfants jusqu'aux vieillards.

On est passé dans toutes les usines, broderies, etc. pour inscrire les machines, moteurs et marchandises qui s'y trouvent, on va probablement enlever encore beaucoup de ces choses chez Seydoux. On enlève toujours, on a dégarni les métiers, emmené les laines, les rouleaux, les déchets, nous ne savons où ça s'arrêtera.

Dimanche, on a perquisitionné chez M. Picard frères, fouillant les tiroirs, la correspondance privée, etc.

1er juillet : Les Allemands arrangent les tombes des Anglais sur le champ de bataille. Un aéroplane passe à une très grande hauteur, à 5H1/2 du soir, allant vers Valenciennes, on croit que c'est un des nôtres.

2 juillet : Les Allemands ayant besoin du logement du concierge de l'abattoir, on lui donna deux heures pour déménager.

2 juillet : On entend le canon très loin. De nouveaux gendarmes sont arrivés qui exigent que les habitants les saluent au passage,

plusieurs personnes ont été mobilisées. Ces gendarmes viennent pour activer et soigner les récoltes qui vont nous être enlevées.

4 juillet : Toute la nuit et toute la journée il est passé des trains avec canons, munitions, hommes etc. allant vers Busigny.

La maison Baudhuin notaire est transformée en casino d'été, et le jardin disposé pour y être à l'aise pendant les chaleurs, becs de gaz, tables et chaises en rotin, rien n'y manque.

5 juillet : Nous voyons un train de fourrage qui passe sur notre ligne, on va commencer à enlever ces récoltes qui ont été fauchées et rentrées par les soins des cultivateurs, mais qui doivent être tenues à la disposition de l'autorité allemande.

6 juillet : A quatre heures et demie du matin passe un aéroplane, venant du côté de Valenciennes et se dirigeant sur Laon. A 5H et à 7H passent deux autres appareils. Dans la journée on entend le canon assez fortement. Des uhlans sont passés. On annonce l'arrivée de troupes, on dit encore beaucoup de choses, mais on en dit tant qu'il vaut mieux laisser venir les choses et ne raconter que ce qu'on voit.

7 juillet : On entend le canon assez fortement dans la soirée. Les gendarmes ont pris cinq commerçants du Cateau et un garde champêtre qui se trouvaient dans le ruisseau de Tupigny et les ont enfermés, il est difficile de circuler maintenant.

8 juillet : Sur les routes des soldats montés sur bicyclettes et motocyclettes, circulent et arrêtent les personnes non munies de passeports. Il est très difficile de s'en procurer, ils veulent voir le moins de monde possible en dehors de la ville. Les individus arrêtés hier sont toujours tenus, il y a M. Herbaut, Vérin charcutier, Dubois route de Fesmy, Delattre peintre et le garde Lefebvre.

Dans la soirée, et quand nous nous couchons, le canon gronde encore.

9 juillet : Les personnes citées plus haut ont été relâchées mais condamnées à payer chacune 150 francs d'amende, le garde est destitué. Ces amendes ont été appliquées parce que ces individus avaient glané des épis d'orge, ce qui est expressément défendu, la récolte leur appartenant.

Des soldats sont arrivés, musique en tête, ils viennent pour garder les postes autour de la ville et ceux qui faisaient ce service vont au fer.

10 juillet : Désormais ceux qui auront besoin de passeport pour

aller d'une Kommandantur à une autre devront faire la demande au lieutenant secrétaire du commandant qui fera faire un certificat à la mairie et cette demande sera adressée au général à St Quentin qui jugera si l'on doit ou non faire droit à la demande. Ainsi il faudra s'y prendre à l'avance.

Un aéroplane est passé à sept heures du soir allant vers Bapaume.

11 juillet : Cet après-midi le canon se met à tonner au loin, et puis sensiblement les coups deviennent plus distincts et il arrive à se faire entendre jusque dans les maisons portes closes, certaines vitres tremblent et quand nous nous couchons c'est toujours avec la même force qu'on perçoit les coups. Toute la nuit ce bruit continue.

Une affiche est posée en ville disant ceci : beaucoup de personnes se figurent qu'elles peuvent circuler sur les routes qui ne sont pas gardées, c'est une erreur. Les personnes non munies de passeports ne doivent pas sortir de la ville et nous les informons qu'une surveillance active va être faite tant sur les grandes routes que dans les chemins détournés.

12 juillet : Le canon continue de gronder toute la journée, mais moins fort cependant qu'hier.

13 juillet : Deux aéroplanes passent le matin, le canon tonne encore toute la journée.

14 juillet : Triste fête nationale. Les gendarmes amènent au Cateau les 6 plus importants cultivateurs de Reumont parce que la commune n'a pas acquitté le montant des contributions pour le 3ème trimestre. Toujours le canon fait entendre sa grosse voix, l'après-midi les coups sont encore très forts.

15 juillet : Journée plus calme. Le canon se fait entendre encore un peu, vers midi passe un aéroplane allant vers Bapaume.

16 juillet : A nouveau, le canon se fait entendre plus fort, il y a presque huit jours consécutifs qu'il gronde et nous n'avons aucune nouvelle.

17 juillet : Une dizaine d'autos remplies d'officiers stationnent sur la place et repartent ensuite par la rue de la République. Le matin la musique joue des pas redoublés, nous ne savons pas où elle va.

18 juillet : Vers deux heures du matin de fortes détonations se font entendre, c'est un aéroplane qui laisse tomber des bombes dans les environs. Un grand banquet a lieu à la Kommandantur.

19 juillet : Un aéroplane passe à 5 heures moins le quart à une hauteur extraordinaire, un moment avant on avait entendu de gros coups, c'est cet appareil qui avait lancé des bombes du côté de Valenciennes.

Une affiche est mise en ville défendant aux habitants d'avoir de la lumière la nuit et d'allumer du feu dans les jardins ou dans les champs. Il est également interdit, sous peine de mort, d'assister à l'atterrissage d'un aéroplane.

20 juillet : On entend toujours le canon dans l'après-midi. On cherche des logements dans la rue Auguste Seydoux. On coupe les deux tiers des courroies sur métiers à l'usine Seydoux. Les salles du Dahomey^m devenues vides par suite de la réquisition de ce qu'elles contenaient, vont servir pour emmagasiner les blés de la prochaine récolte.

Dans la soirée, vers 7h1/2, on aperçoit, dans le lointain, une douzaine d'aéroplanes qui lancent des bombes; ou est-ce un combat d'aéroplanes, on ne sait pas.

21 juillet : A 5 heures du matin un aéroplane plane pendant un certain temps sur notre gare et s'éloigne ensuite. On entend ensuite le canon.

22 juillet : On tire aujourd'hui sur un aéroplane qui survole notre ville mais sans résultat, le canon gronde encore fortement.

23 et 24 juillet : Très calme, rien de particulier. Une affiche a été mise défendant aux marchands de vendre le beurre plus de 1F60 la livre. Depuis ce moment ils ne viennent plus, on va leur chercher chez eux à un prix plus élevé. Il est profondément attristant de voir livrer des marchandises aux Allemands dans des conditions beaucoup plus avantageuses qu'aux Français. C'est ainsi que les oeufs sont taxés à 0F08 cent. pour les Allemands et qu'on les vend 0F15 cent. aux Français, c'est tout simplement honteux d'exploiter le public dans ces moments où personne ne travaille. Il en est d'ailleurs ainsi pour toutes les denrées et tous ceux qui s'occupent du ravitaillement font fortune.

25 juillet : On entend encore le canon fortement dans la matinée malgré des averses torrentielles. Peu à peu on l'entend plus distinctement et dans la soirée ce n'est plus qu'un roulement continu qui nous effraye.

Les habitants doivent, pour le 27 courant, déclarer à la Kommandantur ce qu'ils ont chez eux d'objets en cuivre ou en bronze.

Objets d'art, pendules, candelabres, robinets etc.

26 juillet : Jusque 3 heures du matin le canon continue de se faire entendre, il cesse dans la matinée et reprend vers midi, le soir il gronde encore.

Une criée est faite pour informer les habitants qu'ils doivent être rentrés chez eux à huit heures du soir.

27 juillet : Quatre avions sont passés entre cinq et six heures, deux ont viré au-dessus de notre ville et sont retournés dans la direction d'où ils venaient du côté de Valenciennes, entre temps on entendait de fortes explosions, sont-ce des bombes, nous le supposons. Dans la journée toujours le canon tonne. Une affiche est posée donnant les prix maxima que peuvent être vendues plusieurs denrées.

28 juillet : Un nouveau médecin en chef arrivant au Lazaret installé à la fabrique Seydoux, fait déménager le concierge séance tenante, s'empare de toutes les clefs pendues au tableau et fait débarrasser les bureaux de M. André et le grand bureau pour en prendre possession. Dorénavant, M. Seydoux devra demander la permission à ce docteur pour entrer chez lui ou dans son usine. Melle Denhez obtient du commandant une quantité considérable de sucre et dont la vente va lui laisser un bénéfice de 22 000 francs, elle a de plus le monopole du charbon et elle en a obtenu pour vider au plus vite des wagons, à un prix qu'elle revend très cher, c'est une fortune assurée.

29 juillet : Deux avions passent ce matin à 5h1/4 et 6 heures, se dirigeant vers la Belgique. Deux avions se mitraillent dans les airs sans résultat. A neuf heures et plusieurs fois dans la journée, d'autres avions passent au-dessus de notre ville, il en est qui volent à une grande hauteur et qui ne sont pas allés. Nous assistons à un différend entre le nouveau docteur et le commandant, le médecin dont le grade est supérieur à celui du commandant fait déménager le concierge de la fabrique, le commandant fait dire de réemménager les meubles, ensuite nouvel ordre du médecin qui dit que, si pour midi, les meubles ne sont pas enlevés, on les jettera dehors. A midi, en effet, une équipe de prisonniers civils et de soldats mettent les meubles sur le pavé ce que, voyant le commandant, en réfère au général à St Quentin qui donne l'ordre de réemménager à nouveau. Le commandant a donc obtenu gain de cause. Mais le médecin a déjà fait tout bouleverser

dans son lazaret et on s'aperçoit du changement, les dames de la croix rouge qui, jusqu'à présent s'en fichaient, vont être conduites militairement.

30 et 31 juillet : Toujours des passages d'aéroplanes, de temps en temps quelques coups de canon. Tous les cultivateurs sont obligés d'amener leurs chevaux pour réquisitionner les meilleurs de ceux qui restent, ça fait un défilé comme le jour de foire.

On enlève chez M. Seydoux tous les tuyaux en cuivre depuis ceux des générateurs jusqu'aux tuyaux de chauffage, c'est lamentable et on se demande avec angoisse quand on pourra travailler, j'en ai déjà pesé 10 600 kilos aujourd'hui.

1er août : Anniversaire de la mobilisation. Deux aéroplanes passent le matin, on entend quelques coups de canon et c'est tout, journée calme.

2 août : Un aéro passe le matin à sept heures allant sur Valenciennes. Une affiche informe les cultivateurs que ceux qui détourneraient ou cacheraient des récoltes seraient passibles de 3 ans de prison et de 15 000 marks d'amende.

A deux heures, on fait prévenir que les écoles doivent être licenciées aujourd'hui même, il faut que tous les élèves emportent chez eux ce qui leur appartient. Que va-t-on faire, nous ne le savons pas.

3 août : Rien de nouveau, journée calme.

4 août : Une affiche est posée disant ce qui suit :
L'impolitesse toujours croissante des habitants vis à vis des autorités allemandes nous oblige à prendre les mesures qui suivent:

Tout habitant masculin devra saluer tous les officiers en se découvrant, le fait de porter la main à la coiffure sans se découvrir sera considéré comme si le salut n'était pas exécuté et puni comme tel.

Deux lampes électriques étant restées allumées la nuit dernière dans les ateliers, le médecin en chef de chez Seydoux nous informe qu'une plainte est déposée à la Kommandantur. Nous lui faisons observer que les hommes de la réquisition travaillent justement dans ces ateliers et que les boutons des lampes ont probablement été tournés par eux, mais il ne veut rien entendre.

5 août : Décidément, c'est le moment des affiches. Une affiche a été mise prévenant que ceux qui traverseraient une voie de chemin de fer en dehors des passages normaux seraient à 100 marks d'amende

condamnés

et à 2 ans de prison.

Une autre affiche informe les fermiers qu'il leur est interdit d'entreprendre le battage des grains sans la présence d'un sous-officier désigné.

Un poste d'observations est établi au clocher de l'église, on y a installé un appareil téléphonique pour communiquer les observations qui y seront faites.

6 août : Des gendarmes en civils parcourent les champs pour surveiller les récoltes et empêcher les gens de prendre des épis, quoique ça il y en a qui ont toutes les audaces et qui en rentrent quand-même chez eux, il y a des gerbes dont tous les épis ont été coupés, il faut s'attendre encore à de nouvelles mesures.

7 août : Nous entendons des détonations de bombes vers huit heures du matin, l'après midi l'artilleur tonne fortement, c'est encore un roulement continu. *l'artillerie* ^

8 août : De fortes décharges d'artillerie nous parviennent encore toute la journée. Une nouvelle affiche donne l'ordre aux habitants de faire, avant le 10 août, à la Kommandantur, la déclaration de ce qu'ils ont en bouteilles vides, en sacs vieux et neufs, pourquoi faire ? Nous ne le savons pas.

Vers sept heures du soir, on aperçoit, dans la direction de Caudry, quinze à vingt avions qui évoluent et laissent tomber des bombes, et de notre ville partent deux lumières produites par des réflecteurs.

9 août : La canonnade marche encore avec une force inaccoutumée, on en reste saisi et l'on suppose un rapprochement de nos troupes.

Encore une affiche ou on menace de la peine de mort ou à une amende de 15 000 marks à la réclusion, quiconque détruirait ou détournerait des récoltes.

Le maire est responsable de la rentrée des récoltes qui doit être faite dans le plus bref délai possible.

10 et 11 août : Journées calmes, rien de nouveau.

12 août : Le canon recommence à gronder dans la direction de Péronne. Oh ! Ce canon l'avons nous assez entendu depuis un an ?

13 août : Rien de nouveau.

14 août : Un avion passe à deux heures allant vers Valenciennes. Tous les samedis, départ des hommes qui, ayant été blessés ou ayant souffert pour quelque autre cause, sont venus achever de se guérir dans nos lazarets. Quand ils nous quittent c'est pour retourner

au feu, aussi si parfois ils chantent c'est qu'on les y oblige car on lit sur leurs visages l'inquiétude qui y régne. Quand on y a déjà passé comme eux, on éprouve moins d'enthousiasme pour aller se faire tuer. Depuis quelques samedis, la musique les accompagnait à la gare, mais en ce moment nous n'en avons plus.

15 août : Dans l'après-midi nous entendons le canon, rien d'autre.

16 août : Journée calme au point de vue de la guerre, mais terriblement orageuse, il tonne presque toute la journée et il tombe des pluies diluviennes. Malgré ce mauvais temps, les blessés de chez Seydoux se livrent à leur travail favori. Ils rapportent du champ de bataille des débris d'obus et confectionnent avec cela ^{des} bagues qu'ils portent ou qu'ils vendent en souvenir de la terrible guerre que nous subissons. Nous en voyons de ces bagues avec écussons qui sont très bien faites.

17 août : Le concierge de la maison Seydoux est définitivement expulsé, son local est occupé par la croix rouge.

18 août : On arrête Mme Morcrette et Mme Busigny pour avoir battu du grain sans autorisation.

Les enfants des écoles sont convoqués pour dix heures. On leur rappelle qu'une affiche a été mise pour obliger la population à saluer les officiers. Vu la mauvaise volonté qu'y mettent les habitants à respecter cet ordre, les enfants doivent rappeler ce devoir à leurs parents et les avertir qu'on sévira sévèrement contre les récalcitrants.

On prie par voie d'affiche les propriétaires de pigeons, quelqu'ils soient, à les tenir enfermés, ceux sur la propriété desquels des pigeons seraient vus, sont passibles d'une peine qui peut aller jusqu'à la peine de mort.

19 août : Dans la nuit et dans la matinée on entend quelques coups de canon, un aéroplane passe à sept heures du soir se dirigeant sur Valenciennes. Mr Morcrette et Mme Busigny sont relâchés moyennant caution.

20 août : On va devoir payer pour obtenir un passeport et on les délivrera à la banque Dupont en face de l'église.

A 6 heures 1/2 du soir, les trois cloches de l'église sont mises en branle pour annoncer sans doute encore une victoire remportée sur les Russes. Nous apprenons qu'en Allemagne on appelle la classe de 17 ans et tous les mois ceux qui ont eu 17 ans dans le mois écoulé doivent se présenter pour être enrolés.

21 août : Les cloches ont sonné hier parce que les Allemands avaient fait 85 000 prisonniers russes et pris 700 canons.

22 août : On attend aujourd'hui un haut placé. On parle d'un prince de la famille royale. A six heures du soir tout est prêt chez M. Albert Seydoux et chez M. Décupère pour le recevoir. La musique joue et tous les officiers sont là, il est arrivé en automobile, aux portes de ces deux maisons on a mis 4 guérites pour les fonctionnaires.

23 août : On fait ouvrir les écoles de neuf heures à midi. Le matin, il passe deux avions remontant vers le nord. Une affiche est collée pour nous informer que tous les vendredis de 8H à midi, aura lieu sur la place, le marché au beurre qui se faisait à Ors. Tous les marchands du canton doivent venir à ce marché, il est défendu de vendre du beurre en dehors de la Kommandantur et le prix est fixé à 1F50 la livre, maximum.

24 et 25 août : Journées calmes. Les gendarmes en civils attrapent les personnes qui vont glaner et les condamnent à huit ou quinze jours de batteuse, c'est une façon de se procurer des ouvriers à bon compte.

26 août : Anniversaire de la bataille du Cateau. Voilà donc un an que nous sommes occupés. Un service religieux a été célébré en mémoire de ceux qui sont tombés sur le champ de bataille, sans distinction de nationalité. Le chœur était réservé aux membres de la croix rouge qui prodiguèrent leurs soins aux blessés, l'église était comble environ 200 Allemands y assistaient. Un sermon émouvant fut prononcé par M. le doyen et un autre par le prêtre allemand, belle cérémonie.

27 août : Nous sommes en plein calme en ce moment. Quelques personnes prises en défaut dans les champs sont amenées à la Kommandantur. Une surveillance très active est exercée, on accorde tout de même le droit de glaner là où les récoltes sont enlevées.

Deux avions passent à une très grande hauteur.

28 août : Dans la nuit, on entend des détonations sans discontinuer, sont-ce des bombes ? Un avion passe encore, mais tellement haut, qu'on entend le moteur sans pouvoir l'apercevoir. Le canon tonne dans le courant de la journée. Des uhlans viennent loger au Cateau. Le commandant de place est parti, les uns disent en congé, d'autres disent définitivement; ce qui est certain c'est qu'il est arrivé un remplaçant. Est-ce pour faire l'intérim, nous ne le savons pas.

Il a choisi comme logement la maison Lanoux, route du cimetière.

29 et 30 août : Il y a longtemps que nous n'avons pas eu des journées aussi calmes que celles-ci.

31 août : La compagnie 14 qui, depuis trois mois et demi faisait la réquisition au Cateau et dans les environs, a reçu un ordre inattendu de partir immédiatement pour la Russie. Les hommes qui étaient en train de prendre les cuivres dans les usines des environs étaient bouleversés de ce départ aussi prompt. Il reste, dans beaucoup d'usines, des objets préparés par eux et qui ne sont pas enlevés.

Les uhlands qui étaient ici ont également reçu l'ordre de partir sur le champ.

Des quantités d'autos et d'autobus sont arrivés ici, où vont-ils, que se passe t-il, nous ne le savons pas. On pourrait croire ici à quelque surprise d'ici quelque temps, qu'elle se réalise et qu'elle nous soit agréable.

On nous annonce que dans la région de Maubeuge on y prépare de nouvelles tranchées. Dans quel but ? En prévision d'un recul, c'est évident.

1er septembre : Hier, des bombes ont été jetées, les explosions nous en parviennent, on nous dit que le champ d'aviation allemand de Roisel est détruit. Aujourd'hui, à sept heures du matin, nouvelles explosions de bombes mais cette fois plus rapprochées. Aussitôt après, deux avions allemands passent et repassent, probablement à la recherche du lanceur de bombes. Une criée est faite pour nous informer que tout le monde doit être rentré chez soi à sept heures, et les estaminets fermés à 6 heures. Si ce n'était la guerre, ce serait l'idéal pour les ménagères.

2 et 3 septembre : Calme complet, depuis le commencement de la guerre nous n'avons pas eu de période aussi peu mouvementée. Une partie de la croix rouge est partie hier et a été remplacée aussitôt par une autre partie venue de Caudry.

4 septembre : Plusieurs avions sont passés dans le courant de la journée. Une affiche est posée concernant les étrangers qui viendraient ici et qui y séjourneraient plus de 10 heures. Ceux-ci doivent faire à la Kommandantur une déclaration en règle, dire d'où ils viennent, leur âge etc. Faute de quoi ils seraient condamnés à plusieurs années de prison et à une amende de 15 000 marks. Les habitants qui recevraient ces personnes chez eux et pour qui

la déclaration ne serait pas faite seraient passibles de la même peine.

5 septembre : Un grand mouvement se produit dans la croix rouge, il est encore arrivé ici beaucoup d'hommes et de femmes qui sont logés chez l'habitant, ces dernières ne portent pas le même costume que leurs devancières, ce vêtement rapproche beaucoup de celui des soeurs.

6 et 7 septembre : Toujours même calme, quelques coups de canon se font entendre mais très loin, quelques explosions de bombes et c'est tout.

Cinq aéroplanes passent ensemble et presque sans bruit, ils vont comme quelqu'un qui a l'intention de tenter un mauvais coup.

9 et 8 septembre : Toujours même calme déconcertant, nous n'entendons plus et ne savons plus rien.

Les Allemands s'installent commodément pour passer l'hiver, qu'allons nous devenir, c'est la ruine pour beaucoup de familles, c'est la mort pour beaucoup de personnes. N'arrivera-t-on pas à nous délivrer bientôt et ne verrons-nous pas prochainement la fin de cette terrible épreuve ?

10 septembre : A 3 heures du matin nous entendons l'explosion de bombes. Dans la journée il passe 6 aéroplanes allant dans des directions différentes. Un officier avait oublié une carte d'état major chez Potier l'aubergiste⁽¹⁾, il a téléphoné à la Kommandantur et comme Potier ne retrouvait pas la carte, il fut arrêté ainsi que sa femme. Ils se sont souvenus que le docteur Tison était allé chez eux en visite, ils en ont fait l'observation et la carte ayant été trouvée chez ce dernier, il a été arrêté, il va être jugé et condamné.

Le général de la croix rouge qui loge au chateau de Mme Seydoux, s'y trouvant trop isolé, a choisi pour logement la maison Danjou-Gobet rue Pasteur. Le gardien qui la soignait en l'absence du propriétaire qui est parti, a été expulsé. D'autres personnes qui gardaient des maisons ont également été congédiées, ils ne veulent être gênés par personne.

11 septembre : Nous entendons cette fois le canon à nouveau et assez fortement. Une criée est faite convoquant les jeunes gens qui répondent ordinairement à l'appel pour demain dimanche à 3 heures.

La condamnation du docteur Tison ne sera connue que lundi.

Des fermiers à qui on a pris chevaux et voitures ont fait

savoir à la Kommandantur qu'ils ne pouvaient rentrer leurs récoltes pour cette cause. On leur a fourni chevaux et voitures moyennant 20F par jour. Voilà donc ces personnes à qui on a tout pris et qui doivent payer pour rentrer des récoltes auxquelles elles ne peuvent toucher, c'est tout simplement révoltant. Pour beaucoup de marchandises et notamment pour du charbon, on exige soit des marks ou de l'argent français et il n'y a plus en circulation que des billets émis par les villes et les communes, il arrive donc qu'ayant de l'argent on ne peut se procurer de marchandises. L'argent devient de plus en plus rare, tout ce qui rentre dans les caisses allemandes n'en sort plus.

12 septembre : Aujourd'hui à la sortie de la grand messe, deux jeunes gens sont passés près d'un officier et ont omis de le saluer, celui-ci les a appelés, les a conduits face à la Kommandantur et les a mis en punition le nez au mur sous sa surveillance; l'un d'eux s'étant retourné a été cravaché en présence de tout le public et deux hommes, baïonnette au canon, les ont conduits au commissariat. Qu'advient-il ? Nous ne le savons pas. Ceux qui sont partis ne pourront croire à toutes les humiliations que nous avons subies. Ces jeunes gens ont été relâchés dans la journée.

On a fait l'appel dont nous parlions hier et les intéressés étaient libres aussitôt.

Dans l'après midi nous avons vu passer six avions. Le premier de ces appareils était très haut et on entendait à peine le moteur, nous avons supposé que c'était un anglais.

13 septembre : Quelques avions sont passés. Une affiche est mise invitant les personnes qui auraient encore chez elles des accessoires de vélos ou d'autos à en faire la déclaration sous peine d'amende. Une convocation est envoyée aux prisonniers qui sont revenus d'Allemagne il y a trois mois pour faire la moisson, pour se trouver rue Cuvier demain. Va-t-on les envoyer à nouveau en Allemagne ? C'est ce qu'on se demande.

14 septembre : Vers deux heures du matin, de violentes explosions se font entendre qui mettent en émoi une grande partie de la population. L'après-midi, vers trois heures, le canon gronde fortement et sans interruption quand, à 4H1/2, une escadrille d'avions anglais probablement commence à jeter des bombes du côté de Busigny et, passant vers Cambrai, se dirige sur Valenciennes, semant sur tout ce parcours les engins de mort et de destruction. D'ici on

